NOTICE

SUR LES MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER 1842, No. 4.



QUEBEC:

DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, No. 13, RUE LAMONTAGNE.

Avec Approbation des Superieurs.



Pour le Noviciat de l'Hôpital Général de Québec —

22 Avril 1842.

NOTICE

SUR LES MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

JANVIER 1842, No. 4.



QUEBEC:

DE L'IMPRIMERIE DE FRÉCHETTE & CIE.

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, No. 13, RUE LAMONTAGNE.

Avec Approbation des Superieurs.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVANT-PROPOS.

En publiant le rapport de l'année dernière sur les missions secourues par l'association de la propagation de la foi, qui est pour ce diocèse une source si abondante de bénédictions, nous prenions la liberté d'inviter tous ceux qui ont le bonheur de connaître le prix du salut, à conjurer le ciel de susciter parmi nous de nouveaux François-Xavier disposés à voler au secours de tant d'ames qui périssent, faute de connaître le chemin qui conduit à la vie. Nous avons la satisfaction de leur annoncer aujourd'hui que le Seigneur a daigné écouter leurs prières. Trois jeunes prêtres brûlant du zèle qui animait le grand apôtre des Indes, se sont arrachés comme lui à tous les liens qui les retenaient à la terre, pour aller travailler, l'un dans la mission de la Rivière-rouge, et les deux autres dans celle plus éloignée de la Colombie, à conquérir à J. C. ces malheureuses tribus sauvages que le démon retient dans les ténèbres de l'infidélité.

Tous les associés de la propagation de la foi se réjouiront de voir ainsi s'augmenter le nombre

des ouvriers évangéliques qui vont porter les bienfaits de la religion dans nos missions lointaines, et béniront la divine providence de les avoir appelés à participer par leurs prières et leurs aumônes aux travaux et aux mérites de ces fidèles imitateurs du Sauveur du monde. Puissent tous les catholiques du diocèse s'efforcer de se procurer un avantage si digne de leur ambition !

RAPPORT

DU

CONSEIL DE REGIE

De l'Association de la Propagation de la Foi.

LES membres du conseil ont l'honneur de soumettre ci-après à leurs co-associés l'état des sommes reçues depuis leur dernier rapport par le trésorier de l'association, et de la distribution qui en a été faite entre les différentes missions. Tous ceux qui prennent intérêt à l'œuvre si sainte de la propagation de la foi y verront avec plaisir les progrès sensibles dont elle continue d'être favorisée dans le diocèse, puisque la recette de l'année qui vient de finir excède de près de £300 celle de l'année précédente.

Par les soins de Mgr. l'évêque de Québec, une mission vient d'être faite dans l'état du Maine, en faveur d'un bon nombre de Canadiens qui s'y sont établis, et que la privation où ils étaient de tout secours religieux aussi bien que leurs relations continuelles avec les ennemis de leur croyance exposaient à oublier sinon à perdre la foi de leurs pères. Le conseil, sur l'invitation de Sa Grandeur, s'est empressé de voter une légère somme pour payer les frais de route du prêtre qui a fait cette mission.

La mission de la Colombie faisant des progrès qui ne permettent pas aux dignes prêtres qui en sont chargés de suffire à la récolte de la moisson abondante qui se présente devant eux, le conseil, informé que Mgr. l'évêque se proposait d'y envoyer prochainement deux autres prêtres, a résolu de tenir en réserve sur les deniers qui se trouvaient en caisse à la suite de la dernière recette, la somme de £497 12 6 *, pour subvenir aux frais considérables qu'occasionnera le voyage des nouveaux missionnaires du Canada au lieu de leur destination.

Quelque satisfaisans que soient les progrès de l'association, ils sont encore loin d'être en rapport avec les besoins toujours croissans des missions. C'est pourquoi les membres du conseil croient devoir inviter de nouveau leurs frères catholiques à redoubler de zèle, pour procurer de nouvelles adhésions à une œuvre si honorable pour la religion à laquelle ils se font gloire d'appartenir.

---

* Sur cette somme £400 ont été mis à la disposition des missionnaires, pour payer leurs frais de voyage et ceux qu'ils seront obligés de faire en différens endroits de leur route, en y attendant peut-être pendant long-temps des occasions dont ils puissent profiter pour poursuivre leur course jusqu'à la Colombie.



Etat *des sommes reçues de chaque paroisse par le trésorier de l'association, du* 1er. *juin* 1840 *au* 1er. *juin* 1841.

District de Quebec.

Notre-Dame de Québec	£179	10	9
St. Roch de Québec	120	0	0
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Général	5	0	0
Hôtel-Dieu de Québec	5	0	0
St. Pierre, île d'Orléans	13	16	4½
St. Laurent, do	17	0	2½
St. Jean, do	12	13	7½
St. François, do	6	12	9½
Ste. Famille, do	28	8	8
Grondines	5	5	5½
Deschambault	5	5	0
Cap-Santé	19	16	8½
Ecureuils	7	10	7
Pointe-aux-trembles	14	2	8
St. Augustin	26	14	10
Ste. Catherine	2	8	5½
Ste. Foye	23	1	9
Ancienne Lorette	20	0	9
St. Ambroise	21	5	0
Charlebourg	18	13	11½
Beauport	80	0	0
Stoneham		18	6
Laval	4	0	0
Ange-Gardien	14	5	11½
Château-Richer	6	18	0
	£658	10	0½

Montant de l'autre part,	£658	10	0½
Ste. Anne.................	4	18	6
St. Joachim.................	6	0	4½
St. Urbain......		13	3½
Isle aux Coudres............	3	12	2½
Malbaie........	8	15	8
Ste. Agnès.................	1	0	0
St. Jean Deschaillons........	4	17	10
Lotbinière..................	12	10	0
Ste. Croix.................	3	0	0
St. Antoine	20	10	8½
St. Nicolas................	12	9	9½
St. Sylvestre..............	4	4	7
St. Jean Chrysostôme.......	5	5	0
Pointe-Lévi................	52	15	0
St. Henry.................	24	4	8
St. Isidore.................	5	13	4½
St. Anselme................	4	13	4½
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce..	5	5	0
St. Joseph, do........	8	18	0
St. François, do........	1	17	4½
Frampton...................	1	15	0
Ste. Claire.................	3	0	0
St. Gervais.................	23	4	1
St. Charles.................	22	15	4½
Beaumont..................	5	15	0
St. Michel..................	40	0	0
St. Vallier..................	5	0	0
St. François, riv. du sud......	2	9	5
St. Pierre, do.........	5	2	6
Berthier....................	1	1	8
St. Thomas................	7	3	9
	£967	1	7

Montant de l'autre part,	£967	1	7
Isle aux Grues	9	0	0
Cap St. Ignace	2	10	0
Islet	20	5	6½
St. Jean-Portjoli	10	6	8½
St. Roch des Aulnets	14	15	8
Ste. Anne Lapocatière	10	15	4½
Rivière-Ouelle	7	11	4
Kamouraska	12	11	11
St. Paschal	5	7	3
St. André	8	4	6½
Rivière du Loup	4	5	1½
Kakouna	7	2	6
Isle-Verte	6	13	1½
Trois-Pistoles	13	19	8½
St. Simon et St. Fabien	4	0	0
Rimouski	9	15	0
Recette du district de Québec,	£1114	5	4½

DISTRICT DES TROIS-RIVIERES.

Trois-Rivières	£ 48	17	10
Pointe du lac	5	9	10
Yamachiche	30	16	9½
Rivière du loup	11	11	5
St. Léon	5	1	0
Maskinongé	5	9	9
Cap de la Magdeleine		12	6
Champlain	8	5	0
Batiscan	2	11	5
	£118	15	6½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	£118	15	6½
St. Stanislas...............	8	5	7
Ste. Anne Lapérade........	16	8	0
St. David........	5	17	0
St. François du lac..........	19	15	1
Baie du Febvre.............	13	10	0
Nicolet..................	17	14	6
Séminaire de Nicolet.......	2	8	9
St. Grégoire...............	20	0	3
Bécancourt................	17	1	0
Gentilly..................	2	17	0
St. Pierre-les-becquets.......	9	15	0
Recette du district des Trois-Rivières..................	£ 252	7	8½
Recette du district de Québec.	1114	5	4½
Total....	£1366	13	1
Balance restant en caisse de l'année dernière..........	228	17	2
Somme remise au trésorier sur les allocations faites aux missions, l'an dernier..........	54	1	3
Total en caisse..	£1649	11	6

Etat des dépenses faites au compte de l'assocéation, du 1*er. juin* 1840 *au* 1*er. juin* 1841.

	£	s.	d.
Pour l'impression de 1800 copies du 3e rapport sur les missions qui sont secourues par l'association, y compris la reliure.	£ 98	15	0
	£98	15	0

Montant de l'autre part,	£98	15	0
Pour l'impression de 200 reçus.		7	0
Sommes allouées à différentes missions du diocèse.			
1o. Aux missions de la Rivière-rouge....................	300	0	0
2o. A la mission de la Colombie.	235	17	0
3o. Du lac Abbitibbi..........	100	0	0
4o. Du St. Maurice........	120	0	0
5o. Des townships de Blandford, Somerset, &c....	40	0	0
6o. De Sherbrooke, &c.....	50	0	0
7o. De Frampton, &c.......	25	0	0
8o. D'Halifax, Leeds, &c....	40	0	0
9o. De l'Ile St. Luc ou Grosse-Ile....................	50	0	0
10o. De Drummondville, &c.	30	0	0
11o. Du Saguenay..........	30	0	0
12o. De Valcartier..........	10	0	0
13o. De Kennebec..........	7	0	0
14o. De Stoneham, du lac Beauport et de Laval......	15	0	0
Total....	£1151	19	0

Récapitulation.

Recette de l'année........	£1649	11	6
Dépense de do..........	1151	19	0
Balance en caisse, le 1r. juin 1841	£ 497	12	6

Québec, 1r. août 1841.

PHI. PANET,

Prést. A. P. de la F.

Mission de la Riviere-rouge.

En même temps que Mgr. l'évêque de Juliopolis nous annonçait, l'année dernière, que trois ministres Wesléyens venaient de paraître dans le territoire confié à ses soins, Sa Grandeur exprimait l'espoir que leurs prédications seraient sans succès auprès des sauvages. Nous apercevons, d'après les détails qui nous sont venus depuis notre dernière publication, que les espérances du digne prélat n'ont point été trompées. Grâce à la divine providence, qui veille sans cesse sur ses enfans, et qui, sans doute, favorise de dons tous particuliers ceux chez lesquels la foi ne fait que de naître, non-seulement ces prédicateurs de l'erreur n'ont point réussi à en imposer à nos néophytes, mais il y a encore à espérer que la lumière de l'évangile pénètrera chez les nombreuses nations infidèles auxquelles elle a été jusqu'ici inconnue, en dépit de tous les efforts des ennemis de la vérité : tant il est vrai que les *robes noires* (les prêtres) sont écoutés préférablement à des hommes soupçonnés d'agir par un tout autre motif que celui de la gloire de Dieu. Mais quoiqu'il en soit de nos espérances, on ne peut se dissimuler qu'il n'y ait du danger qu'une partie au moins de ce vaste pays ne soit envahie par l'hérésie, si nous n'y envoyons un surcroît d'ouvriers évangéliques pour seconder

le zèle du digne chef de ces missions et de ses zélés collaborateurs. Aussi ce vénérable prélat, qui voit de près le danger, presse-t-il Mgr. l'évêque de Québec de lui envoyer aussitôt que possible de nouveaux prêtres en sus de Mr. Darveau qu'il a auprès de lui depuis le mois de juin dernier :—" Je pense, dit-il dans une lettre du 12 " juillet, qu'il ne faut pas différer d'envoyer des " prêtres, afin d'arrêter le progrès des Méthodis- " tes qui sont répandus partout."

Voici ce que dit le même évêque dans une lettre du 23 du même mois à Mgr. l'évêque de Québec :—" Un métis nommé Picher (ou Pichet) " vivant avec les sauvages, est venu ici cette année " du pied des montagnes-rocheuses, pour voir les " prêtres, et m'engager à en envoyer un au secours " des *Cris* (a), nombreux en ces quartiers. Mr. " Thibault, qui parle la langue de ces sauvages, " l'a instruit de son mieux au moyen du tableau " historico-chronologique de Mr. Blanchet (b), " et lui a fait emporter une copie de ce tableau, " pour s'en servir auprès de ses gens, qui l'on dé- " puté afin de connaître ce que disent les prêtres, " avant de se décider à écouter le ministre qui ré- " side au fort le plus voisin de leur campement. " J'ai promis d'envoyer Mr. Thibault vers ces " sauvages le printemps prochain, ce métis de- " vant venir au-devant de lui jusqu'à mi-chemin. " Je suppose que le départ de ce missionnaire

---

(a) Les *Cris* forment une nation très-populeuse, répandue dans le territoire compris entre le lac Winipeg et les montagnes-rocheuses.

(b) Il a été parlé de ce tableau (ou échelle) dans les rapports précédens.

" aura lieu à la fin d'avril, et son retour en au-
" tomne. J'ai bonne espérance dans le succès
" de cette mission, qui se ferait depuis trois ans
" sans des obstacles que je n'ai pu surmonter jus-
" qu'à présent."

Voilà donc qu'un nouveau champ va s'ouvrir au zèle de nos missionnaires ; mais il n'est pas à croire qu'un seul prêtre puisse répondre aux besoins de cette nouvelle mission, et le nombre de ceux déjà employés dans cet immense territoire, suffisant à peine à la desserte des missions établies jusqu'à présent, il devient urgent de l'augmenter. Nouveau motif pour les membres de l'association de la propagation de la foi, de supplier le maître de la moisson de multiplier le nombre des ouvriers dans sa vigne, ainsi que les moyens de pourvoir à leur subsistance.

Mr. Darveau dont nous avons mentionné le nom plus haut, parti d'ici à la fin d'avril de l'année expirée, est arrivé le 22 juin suivant à la Rivière-rouge. Ce jeune prêtre avait d'abord désiré se consacrer au service de la mission de la Colombie ; mais les obstacles qui s'opposaient à l'envoi de nouveaux apôtres dans cette mission lointaine, n'étant pas encore levés au printemps dernier, il accepta avec joie l'offre qui lui fut faite d'aller participer à l'œuvre du vénérable évêque de Juliopolis. Nous donnerons ci-après quelques extraits d'une lettre qu'il a écrite à un prêtre de Québec, pour lui faire parts des principaux incidens de son voyage.

Lettre de Mr. Belcourt à Mgr. l'évêque de Québec, *

Mission de St. Paul, 9 novembre 1840.

Monseigneur,

....

Je quittai ma mission le 18 septembre dernier, en dépit de mauvais bruits qui s'étaient répandus que certains sauvages de la rivière du *Cygne* avaient déclaré ma mort certaine, si j'ôsais passer sur leurs terres ; qu'ils ne voulaient pas entendre parler de la prière, et que si je me hasardais à leur en parler, ils n'hésiteraient pas à me fusiller au moment où je m'y attendrais le moins. C'en était assez pour me rendre difficile l'engagement des hommes dont j'avais besoin pour m'accompagner dans ma course. Je ne pus trouver que deux jeunes bois-brûlés ou métis qui consentissent à partager les dangers auxquels, disait-on, j'allais être exposé. Je m'embarquai, le 20, pour le lac *Manitooba*, et je m'établis comme guide et pilote à la fois, étant le seul qui connusse le chemin.—Aidés des suffrages de tant de bonnes ames, comme le sont les missionnaires, nous eûmes un temps favorable et nous arrivâmes, le 23, au poste Manitooba, situé à environ cinq lieues de l'extrémité nord du lac.

---

* Cette lettre est arrivée ici 5 mois environ après sa date. Elle a été portée de la Rivière-rouge au Sault Ste. Marie par un exprès que la Compagnie de la Baie d'Hudson envoie de l'un et l'autre poste chaque automne pour porter ses dépêches.

Le lac Manitooba est long d'environ 40 lieues. La navigation en est dangereuse pour les canots d'écorce, parce que ses rivages sont très-plats et s'étendent bien au loin dans le large. On y trouve du poisson en abondance, surtout du poisson blanc qui est le plus beau de tous nos lacs, et dont quelques-uns pèsent de 18 à 20 livres. C'est, dit-on, la seule espèce de poisson dont on ne se dégoûte pas. Les autres espèces de poisson du lac sont la laquêche, le brochet, le maskinongé, la carpe et l'*otonibik*, espèce de petit poisson blanc. Les canards et les outardes fréquentent ses rivages en quantités prodigieuses : les oies sauvages n'y sont pas moins nombreux en certain temps du printemps et de l'automne.

Le poste du lac Manitooba n'est pas fortifié comme les autres postes de la Compagnie, parce qu'il n'est pas exposé aux incursions des sauvages ennemis. Il consiste en deux maisons et un petit hangard. Les gens de ce poste vivent du gibier et du poisson que leur fournit le lac. J'y fis cinq baptêmes et deux mariages. Une jeune femme sauvage du village St. Paul * y communia. Elle était retenue dans le poste pour y montrer les prières et le catéchisme, et elle en édifiait beaucoup les habitans, par ses bons exemples et par son empressement à se rendre utile aux métis et aux sauvages.

---

* Village où Mr. Belcourt réside habituellement, hors du temps des missions.

Nous nous remîmes en marche, le 26, pour nous rendre à une pointe sur laquelle on apercevait du fort un camp de sauvages. Un d'entr'eux était venu me rendre visite la veille, pour m'inviter à m'arrêter quelques instant chez eux. " Je vais " te conter, me dit-il, ce qui est arrivé à mon fils : " il est petit jeune homme. Depuis plusieurs " jours, il perdait de temps en temps connais- " sance, et lorsqu'il revenait à lui, il était saisi de " frayeur. Il y a quelques jours, il se leva tout " d'un coup, et, la figure pleine de gaité, il me " dit : *Mon père, je suis guéri : j'ai dit à celui* " *qui est maître de tout, je vais prier, et voilà* " *que je me porte bien.*—Je vais te le montrer " demain. (a) Beaucoup d'entre nous seront " bien contens de te voir."

Ce discours m'encouragea à me rendre à l'invitation qui m'était faite. Arrivé au milieu des sauvages au nombre d'environ 200, dont quelques-uns étaient venus de la rivière au *Brochet,* distante d'environ 100 lieues, dans l'espérance de me rencontrer, l'on me fit entrer dans une vaste enceinte d'environ 80 pieds de longueur sur 30 de largeur, formée de petites bottes de grands roseaux retenues ensemble par une perche de traverse fixée sur des fourches plantées en terre de distance en distance. Le dessus était à découvert.

(a) Dans une lettre du 5 août 1841, Mr. Belcourt rapporte qu'il a vu l'enfant bien portant, et que le témoignage du père lui a été confirmé par les sauvages de sa tribu. Le père a depuis conduit son enfant et ses deux nièces au village de St. Paul, où Mr. Belcourt les a instruits pour les préparer à la grâce du baptême. Trois autres familles appartenant à la même tribu se sont déterminées à en faire autant.

Le milieu, dans toute la longueur de l'enceinte, était traversé à la hauteur de sept ou huit pieds, par une perche pareillement soutenue par des fourches à laquelle étaient suspendus des articles de toutes sortes, livrés par les uns par vœu dans des temps de maladie, par d'autres pour être admis au *mitewi*, ou pour qu'on leur donnât des médecines en échange. Au milieu sur la terre était une pierre ronde vermillonnée et renchaussée à sa base de terre blanche ; au-dessus on avait fixé une petite brimbale à laquelle était attachée une tête de pipe cassée en porcelaine. Ces préparatifs annonçaient qu'on était au moment de commencer le *mitewi*. Déjà les jeunes gens se vermillonnaient le visage et le corps, chacun suivant son goût, tandis que les hommes se partageaient le tabac, pour la cérémonie.

Comment ne pas être ému de compassion en voyant tant d'hommes réunis pour prendre part à de si pitoyables superstitions ? Ils sentent, ces pauvres infidèles, la nécessité d'une religion, de rendre hommage à la divinité : ils pensent qu'il doit y avoir un moyen d'attirer sur eux les bénédictions du tout-puissant, et ce moyen ils croient l'avoir trouvé dans leurs pratiques ridicules. Amis du vrai Dieu, qui désirez qu'il soit connu de tous, faites violence à sa miséricorde, pour en obtenir la conversion de tant d'ames qui lui seraient probablement fidèles, si elles avaient le bonheur de connaître la vérité.

Assis sur une peau d'ours qu'on avait étendue à la première place de la loge, je leur parlai

long-temps et avec feu, pour leur faire part des sentimens de pitié que leur folle conduite m'inspirait. Quand j'eus fini de parler, un long murmure d'applaudissement se fit entendre, après quoi le vieillard ***Agāsk o kāt*** * me répondit par la narration très-longue et très-détaillée d'une vision qu'il prétendait avoir eue, et dont voici la substance.

" Je suis convaincu, me dit-il, que tu veux
" notre bonheur : tes paroles sont sages : ta
" bouche est bonne. Le *manito* qui a fait les
" français a fait ton cœur. Mais je te l'ai déjà
" dit, l'an dernier, ce que je pensais. J'ai vu
" depuis notre manito ; voici ce qu'il m'a dit :—
" Le grand esprit est dans le ciel. C'est lui qui
" a fait les blancs avec de la terre blanche.—
" Notre manito, celui qui nous a fait misérables
" comme nous sommes, est dans la terre et non
" pas dans le ciel—il nous a faits avec de la terre
" noire, et voilà pourquoi nous ne sommes pas
" blancs comme les français. Oui, notre manito,
" notre père est dans la terre, et la terre est notre
" mère—le soleil est son fils, et la lune est sa
" fille—les étoiles sont les nombreux enfans du
" soleil et de la lune. Je l'ai vu notre manito,
" regarde là (me montrant du doigt cette pierre
" ronde[1] vermillonnée dont j'ai parlé plus haut) ;
" voici comme il m'est apparu. "

Il s'étendit ensuite fort au long sur la conversation qu'il avait eue avec son manito, laquelle

---

* C'est le même vieillard dont il est question à la page 3e. du rapport de l'année dernière.

n'avait rien d'intéressant que le style, et finit par dire que, malgré sa détermination à rester ce qu'il était, il n'empêcherait personne de se faire chrétien, voulant laisser chacun libre de faire ce que bon lui semblerait. Après avoir entendu l'histoire mensongère dont ce vieillard entêté se servait pour tromper les siens, je répliquai vivement, appelant Dieu à témoin de l'offre que je leur faisais de mon ministère pour leur faire éviter les tourmens qui les menaçaient, s'ils demeuraient dans l'endurcissement, et les avertissant que tous les mensonges qu'on leur débitait n'éteindraient pas les flammes dont ils deviendront tôt ou tard les victimes. J'ajoutai que je ne leur souhaitais pas ce malheur, mais que je le leur faisais connaître, afin qu'ils pussent l'éviter ; qu'étant venu deux fois en vain pour les sauver, je ne les troublerais plus, et qu'en conséquence, si quelqu'un voulait avoir pitié de lui-même, il eût à venir me parler à son tour.

Je sortis de la loge, laissant mon vieillard consterné en apparence par suite des paroles que je venais d'adresser à ses sauvages. Plusieurs de ceux-ci me suivirent dehors, et d'autres accoururent au rivage pour me parler, m'amenant leurs enfans qui, disaient-ils, devaient prier un jour. Quelques-uns me témoignèrent que puisqu'Agāsk okāt n'avait pas voulu se rendre à mes avis, la distance au village de St. Paul (environ 45 lieues) n'était pas si grande qu'ils ne pussent s'y rendre pour se faire instruire. Je m'attends en effet à en voir arriver plusieurs ici le printemps prochain.

Nous allâmes camper le soir dans l'île appelée *Pihonâning*, c'est-à-dire lieu ou l'on s'attend ou *rendez-vous*, après avoir passé le détroit de Manitooba qui donne son nom au lac. Le lendemain nous nous mîmes en marche par un vent du sud sud-ouest qui nous permit de hisser notre voile, mais qui nous poussa avec une telle violence, qu'étant arrivés à une pointe basse fort avancée dans le large, qu'il nous fallait dédoubler, et n'ayant pu mettre à terre à cause des battures de roches dont elle était avoisinée, l'eau qui fleurissait au sommet des vagues se mit à entrer en quantité considérable dans notre canot. Pendant qu'un de nos hommes soignait la voile et que l'autre rejetait l'eau dont les lames nous fournissaient une trop ample provision, je tenais de mon mieux au gouvernail. Mais, un moment, le vent devint si violent que mon aviron se cassa ; heureusement que j'avais eu la précaution d'en mettre un autre à mes pieds pour le remplacer au besoin, sans quoi nous eussious coulé à fond. Aussitôt la pointe dédoublée, nous pûmes approcher de terre, mais toujours en prenant beaucoup d'eau que notre *pompier* à qui la peur donnait une merveilleuse activité, rejetait aussitôt qu'elle était entrée. Lorsque nous fûmes rendus à un point où l'eau n'avait plus que trois ou quatre pieds de profondeur, mes hommes se mirent à l'eau et traînèrent notre embarcation au rivage, où nous arrivâmes tous joyeux d'avoir échappé au danger que nous avions couru.

Le vent continuant à souffler avec la même force, nous ne pûmes nous remettre en route

que le surlendemain au soir. Le lac étant devenu plus calme, nous fîmes sans accident la longue et dangereuse traverse de l'île de la *Grosse loge*, ainsi appelée parce qu'anciennement les sauvages y avaient fait une espèce de maison où ils s'assemblaient tous les ans pour y faire le *mitewi*. Ce lac ainsi que celui que nous parcourûmes le lendemain ne sont pas assez larges pour qu'on n'en puisse apercevoir les bords opposés. Ces deux lacs sont séparés l'un de l'autre par un petit détroit. Le premier s'appelle *Pitto-winipeg* (lac lié au lac Winipeg), le second s'appelle le lac *de la poule d'eau*, à cause de la rivière de ce nom qui s'y décharge. C'est par cette rivière que le lac *Winipikons* se décharge dans celui *de la poule d'eau*. Comme son cours est tortueux et rapide, on se rend au lac *Winipikons* par un portage d'environ une lieue, appelé portage *de la prairie*. Il n'y a rien de particulier entre ces lacs et celui de Manitooba, sinon que le poisson y est plus petit. Nous passâmes, le 29, l'endroit où était situé du temps de la Compagnie du Nord-ouest le fort *Dauphin* qui ne subsiste plus maintenant, puis le portage de la pointe *à la Biche ;* et ayant marché jusqu'à la nuit obscure, nous fûmes obligés de camper sur une grève toute couverte de cailloux ronds de la grosseur du poing. A la lueur du feu, chacun fit sa couche, rangeant les plus gros cailloux pour les remplacer par de plus petits. Il va sans dire que nous n'étions pas très à notre aise sur une pareille couche : cependant nous étions si fatigués que nous passâmes assez bien la nuit.

Le lendemain, le vent étant favorable, nous arrivâmes après trois heures de marche à la baie

des Canards, par un temps froid et couvert. Le 1er. octobre, à notre réveil, la terre était couverte de quatre à cinq pouces de neige. Les sauvages qui m'attendaient depuis dix jours, se réunirent avec les enfans autour d'un grand feu qu'on avait allumé afin de les garantir du froid, pour recevoir mes instructions. Que j'aurais désiré avoir une petite chapelle où j'eusse pu les mettre à l'abri des rigueurs de la saison ! Dans cette petite tribu, presque tous savent l'oraison dominicale et la salutation angélique. Quelques-uns ont appris le symbole des apôtres et doivent le montrer aux autres ; des enfans surtout, dont la mémoire est plus heureuse, vont ainsi remplir cette tâche auprès de leurs parens. Pendant tout le temps de la mission, ces bons sauvages me faisaient une foule de questions pour connaître ce qu'il ne leur est pas permis de faire, m'assurant avec une naïveté bien persuasive, qu'ils ne voulaient rien faire de ce qui pouvait déplaire au souverain maître de toutes choses. Comme l'année dernière, tous, jeunes et vieux, venaient se mettre à genoux à mes pieds, pour répéter, comme de petits enfans, les formules de prières que je leur récitais. Pour quiconque connaît la hauteur et la fierté des *sauteux*, cette conduite doit être considérée comme un miracle de la grâce. Honte à tant de chrétiens qui se disent civilisés, et qui, connaissant les préceptes et les exemples d'humilité que leur a donnés le Sauveur du monde, craignent tant de s'abaisser pour lui rendre leurs hommages et obéir à sa loi. Je fis, pendant mon séjour au poste, 18 baptêmes et un mariage, et j'y confessai 70 personnes, toutes sauvages à l'exception de sept métis dont trois

communièrent. Cette petite chrétienté, y compris les catéchumènes, se compose d'un peu plus de 200 personnes.

La baie des Canards n'est pas un poste de traite, mais un lieu que les sauvages chérissent, tant à cause de la pêche et de la chasse qui y sont abondantes, que parce que plusieurs de leurs ancêtres y ont été inhumés.

J'avais reçu, le lendemain de mon arrivée à ce poste, une lettre que m'avaient fait écrire quelques infidèles de la rivière *du Milieu*, pour me supplier de ne pas m'en retourner sans m'être rendu jusque chez eux. Comme le froid continuait de se faire sentir, et que tout annonçait un hiver précoce, je résolus de quitter au plus tôt la baie des Canards, pour me rendre à l'invitation qui m'était faite. Avant de partir je plantai une croix à une place où par la suite on pourra bâtir une petite chapelle, si la providence veut bien nous en donner les moyens. Quelques *Maskegons* qui se trouvaient à mon départ, m'informèrent que leurs gens, qui habitent le long de la grande rivière *du rapide*, * avaient témoigné qu'ils prieraient volontiers si un prêtre allait les visiter. Voilà un champ qui s'ouvre de lui-même et qui offre un plein succès à l'ouvrier. Jeunes lévites, élevés à l'école du sanctuaire, puissiez-vous ambitionner le bonheur de voler au secours de tant d'infidèles qui vous tendent les bras ! Vous n'aurez pas à craindre ici les

---

* Cette rivière est à environ 100 lieues au nord du lac Winipikons.

tortures qu'ont à endurer nos confrères du Tonkin et de la Cochinchine : vous n'aurez qu'à cueillir un fruit déjà mûr.—Il n'est pas possible à un seul missionnaire, quelque bonne volonté qu'on lui suppose, de parcourir l'immense étendue de pays où ses soins seraient nécessaires, ni d'être assez long-temps en chaque endroit pour y faire tout le bien qui pourrait s'y opérer. Il faut remarquer que les sauvages se réunissent rarement hors le temps de l'été, et qu'il faudrait que plusieurs prêtres fussent employés à parcourir le pays, pendant la belle saison, afin de les rencontrer aux postes où ils s'assemblent pour la traite. Sans cela, il est à craindre que les mieux disposés d'entr'eux, n'entrent dans le christianisme que par la porte de l'hérésie.

En partant pour la baie des Canards, j'engageai un sauvage pour me servir de guide jusqu'à la rivière du *Milieu*, où j'arrivai le 10 octobre. Je mis près de quatre jours à parcourir les 55 lieues de distance qui séparent ces deux postes. La rivière *du Milieu* que les sauvages appellent *Chabattawayang* (là où il y a embouchure à travers une pointe de terre) est étroite et peu profonde ; elle décharge le lac du *Cygne* dans le lac Winipikons, après avoir serpenté l'espace de trois ou quatre lieues. Le fort de la rivière *du Milieu* est bâti au fond d'une petite ance du lac du Cygne, près de l'embouchure de la rivière. Il consiste en deux maisons et un hangard environnés de pieux sans bastions. Le lac du Cygne n'est pas fort étendu. On me dit à mon arrivée que la glace s'était déjà formée deux fois sur sa surface, mais qu'à chaque fois le vent l'avait brisée. Cette

nouvelle me contraria beaucoup, parce qu'elle me mettait dans la nécessité de précipiter mon départ. Je restai trois jours au poste, pendant lesquels je baptisai seize enfans, je fis deux mariages, et j'admis deux personnes à la sainte communion.

J'en repartis, le 12 après midi, avec un nouveau guide que j'avais engagé pour me conduire *au Coude de l'homme* ou *fort Pelly.* * Nous traversâmes le lac du Cygne et nous remontâmes la rivière du même nom pendant une journée jusqu'à un endroit appelé *vieux fort,* parce qu'anciennement on y avait établi un poste de traite, qui a été depuis abandonné. Nous allâmes descendre sur la rive opposée au lieu où arrivent les voitures envoyées du fort Pelly pour prendre la charge des berges, la navigation étant interrompue à ce point, parce que les eaux de la rivière sont trop basses. Ayant établi notre campement au milieu d'un bois d'érables, j'envoyai mon guide au fort Pelly avec une lettre que j'adressais au Dr. Todd, bourgeois en charge de ce poste, que j'avais l'avantage de connaître. Je le priais de m'informer de l'état de la rivière Assiniboine où j'aurais voulu faire transporter mon canot, et de la possibilité de me procurer, à son poste, un cheval et une voiture pour me transporter avec mes hommes et mon bagage à ma résidence. Je le priais en même temps de m'envoyer une voiture dont je pus profiter pour franchir la distance de vingt lieues qui me séparait du fort qu'il commande. Mon guide

* Le fort Pelly est à environ 50 lieues au sud-ouest du lac du Cygne.

parcourut cet espace en un peu moins de deux jours. Il avait rencontré à mi-chemin une voiture qui se rendait au lieu où j'étais campé. Le 18, je reçus la réponse officieuse du Dr. Todd, me disant qu'il était inutile de songer à transporter mon canot à la rivière Assiniboine qu'on n'avait jamais vue si basse ; qu'il ne pouvait me vendre ni chevaux, ni charrettes ; mais que si j'avais quelque inclination à m'en retourner par terre à ma mission, je pouvais me servir de la voiture qu'il venait d'envoyer à mon campement, les hommes qui la conduisaient ayant reçu ordre de me procurer tous les secours en leur pouvoir ; et qu'enfin il pourrait me faire conduire du fort Pelly à la rivière au Castor, au cas où je ne pourrais point trouver de chevaux à acheter des sauvages.

Je fus très sensible à la bienveillance du docteur. Cependant, pour ne point lui être à charge, j'aurais mieux aimé m'en retourner par les lacs ; mais les hommes qui s'étaient rendus au fort de la rivière *du Milieu*, m'ayant rapporté qu'ils avaient eu peine à traverser le lac du Cygne à cause des glaces qui s'y étaient formées, je me vis forcé d'effectuer mon retour par terre. En effet ceux-ci au lieu de faire le voyage en trois jours, suivant l'ordinaire, n'avaient pu y parvenir qu'en six, par suite des obstacles que les glaces avaient mis à la célérité de leur course.

La nuit qui suivit leur retour, le 19 octobre, la neige tomba en grande abondance ; la rivière du Cygne fut barrée en plusieurs endroits par la glace : ce qui en rendit le passage difficile, par-

ce qu'il fallait la faire traverser à une bande de chevaux presque tous indomptés, que les hommes du Dr. Todd devaient conduire au fort Pelly. Ce ne fut que le troisième jour qu'ils purent y réussir, avec l'aide de mes deux bois-brûlés. Cependant j'avais appris que les Cris arrivaient en grand nombre au fort Pelly, pour m'y rencontrer, et je craignais beaucoup que le retardement que j'éprouvais ne me mît dans l'impossibilité de m'y rendre avant leur départ. Malheureusement mes craintes n'étaient que trop fondées ; j'eus la douleur d'apprendre, au fort, en y arrivant, que les sauvages, n'ayant plus l'espoir de me voir, en étaient partis de la veille.

Le Dr. Todd me reçut avec des marques de considération et d'estime, qui lui méritent toute ma reconnaissance. Pendant les deux jours que je demeurai chez lui, je catéchisai une famille sauvage arrivée au fort le même soir que moi, et dont j'avais baptisé quelques-uns des membres à la mission de St. Paul. Il ne s'y trouvait que deux catholiques qui se confessèrent et communièrent. Le fort Pelly est situé sur la rive gauche de la rivière Assiniboine, à vingt-cinq ou trente milles de la montagne *de l'oiseau,* ainsi appelée par les Sauteux, parce que, disent-ils, les tonnerres (qui, selon eux, sont des oiseaux) y faisaient autrefois leurs petits. Ce poste est fortifié par une palissade en pieux, défendue à chaque coin par des bastions, et renferme quatre ou cinq maisons ou magasins. La nourriture de ceux qui en ont la garde est le bœuf sauvage, dont les Cris viennent leur vendre la viande et la

peau. Le bled n'y mûrit pas, mais les autres grains et les légumes y viennent en abondance.

Par les ordres du docteur, tout me fut prodigué au-delà de mes désirs pour la continuation de ma route : guide, provisions fraiches, traînes et chevaux, tout cela *gratis*. Ma personne fut placée sur une traîne, et mes effets sur une autre. Nous allâmes assez bien le premier jour ; mais, le lendemain, vers dix heures, après avoir traversé la rivière Assiniboine sur la glace, et nous être mis en marche à travers de vastes prairies, le soleil qui était ardent, commença à exercer son action sur le peu de neige dont la terre était recouverte, et rendit nos traînes des voitures bien incommodes. Je fis partager le bagage sur les deux traînes, et je me mis à marcher avec courage dans l'eau et la neige fondante. La fatigue de marcher, quoiqu'il me fallût courir de temps en temps, ne m'affectait pas sensiblement ; mais je ne m'accommodais guères de la nécessité d'avoir les pieds mouillés d'un bout du jour à l'autre. Je n'en fus pas moins obligé de voyager de la sorte pendant cinq jours. Le cinquième jour, qui était le jour de la Toussaint, je célébrai le saint sacrifice de la messe, au point du jour, dans une vaste prairie, et nous marchâmes jusqu'au soir, malgré une pluie qui sans être bien forte n'avait pas laissé que de pénétrer nos habits. Mille pensées, mille sentimens divers affectaient mon ame tour-à-tour. J'étais à une distance immense de ma patrie, et si mon corps n'y était pas, mon ame s'y était transportée toute entière.— Elle suivait la foule des fidèles dans ses temples magnifiquement ornés : elle entendait le chant

grave et mélodieux du *Gaudeamus* de l'église militante ; ces concerts qui, en nous rappelant les concerts célestes, remplissent le cœur du désir et de l'espérance de posséder un jour la béatitude des saints. Pendant ces douces rêveries, mes jambes parcouraient de longues distances : je ne sentais point la fatigue ; j'étais de la meilleure humeur du monde. Mais revenu à moi-même, mes jambes faiblissaient ; mon corps devenait pesant : la tristesse voulait s'emparer de moi ; il fallait me dire de temps en temps : courage, mon ame, ne vas-tu pas vers les lieux où sont tous ceux dont tu envies le bonheur ? ne faut-il pas le mériter avant d'en jouir ? J'ai bien compris, pendant cette journée, combien les enfans d'Israël avaient raison de regretter Jérusalem et les solennités de Sion.

Arrivés à la rivière *Qu'appelle* (*Tebwewisipi*, rivière qui appelle), à environ deux ou trois milles du fort Ellice, notre guide prit les devans pour nous annoncer à Mr. McKay, commis en charge de ce fort, que je connaissais assez particulièrement. Aussitôt qu'il apprit que j'allais bientôt arriver au fort, il envoya à ma rencontre un cheval sellé pour que je pusse faire plus à mon aise le peu de chemin qui me restait à faire, et me reçut avec la plus grande cordialité. Le fort Ellice, distant de 40 lieues du fort Pelly, est situé sur la petite rivière *au Castor*, à un mille et demi de la rivière Assiniboine. Il est fortifié en bois comme le fort Pelly : mais il a de plus dans ses bastions quelques petites pièces d'artillerie. C'est celui des postes de la compagnie, dans le territoire du nord-ouest, qui est le plus exposé aux

incursions des nations étrangères, étant placé à peu près au centre du pays qu'habitent les sauvages qui vivent de la chasse du bœuf sauvage. Les *Mandales* sont venus lever des chevelures jusqu'à ses portes depuis que je suis à la Rivière-rouge. Mr. McKay m'a dit avoir vu cet été plus de 2000 sauvages de différentes nations, Sauteux, Cris et Assiniboines. La nourriture de ce poste est le bœuf sauvage.—Le bled y mûrit, et les légumes y sont abondans, mais fort exposés au pillage avant leur maturité. J'y confessai plusieurs familles catholiques au service de la compagnie, et il y eut à la messe cinq communions. J'y rencontrai plusieurs familles sauvages que je laissai disposées à venir s'établir à la mission de St. Paul, pour y apprendre à bien servir le maître de la vie.

On ne saurait dire combien éprouvent de joie les pauvres catholiques, dispersés dans les différens postes de la compagnie, lorsqu'ils rencontrent un missionnaire. C'est un bonheur que d'en être témoin. Je fus vraiment ému de compassion, le jour de la Toussaint, par la rencontre que je fis dans le désert que je parcourais, d'un homme et d'une femme catholiques qui s'en allaient au fort Pelly. Lorsque la femme me reconnut, elle fut saisie de tant de sentimens divers qu'elle étouffait dans les sanglots. Ce ne fut qu'après lui avoir parlé quelque temps, qu'elle pût me parler à son tour. Elle me dit alors que la cause de ses larmes était le plaisir de rencontrer un prêtre et le chagrin de ne pouvoir pas profiter de sa présence pour recevoir les sacremens. Je lui donnai ainsi qu'à son mari les avis

dont ils avaient besoin, et nous nous séparâmes contens de part et d'autre de notre rencontre inattendue.

Je ne manque pas de faire observer à tous les pauvres catholiques, auxquels j'ai le bonheur d'aller porter les secours de la religion, qu'ils doivent cet avantage à la charité de leurs frères du Canada : ce qui les édifie beaucoup, et leur fait souhaiter mille bénédictions aux bonnes ames qui s'occupent ainsi de leur salut. Puissent leurs sentimens de reconnaissance donner un nouveau zèle aux associés de l'œuvre si sublime de la propagation de la foi !

Un brave canadien, nommé Michel Desmarais, m'offrit, à mon départ du fort Ellice, le plus vigoureux de ses chevaux tout attelé (sur une charette, car il n'y avait plus de neige). J'avais acheté des sauvages un poulain fort maigre, dans l'espérance qu'il pourrait me porter, au moins lorsqu'il s'agirait de traverser les rivières. Un sauvage infidèle, qui m'était fort attaché, apprenant que j'allais être obligé de marcher, parce que ma monture était trop faible pour pouvoir me porter constamment, donna après moi avec son meilleur coursier. L'ayant aperçu de loin, et craignant d'avoir fait quelque oubli, nous nous arrêtâmes, pour savoir ce qu'il avait à nous dire. " Tiens, " me dit-il, lorsqu'il nous eut rejoints, voici un " bon cheval, je te le prête ; tu en feras ce que tu " voudras ; je ne te demande rien, rien du tout.— " Je ne puis supporter l'idée que toi, qui n'es " pas un homme du rang des autres, tu vas mar- " cher si loin." Puis me donnant la main, il s'en

retourna à pied, me laissant à peine le temps de lui exprimer ma reconnaissance pour son généreux procédé. * Ce trait mérite d'être connu. Un cheval est un objet auquel on attache un grand prix. Peut-être plus d'un catholique reconnaîtra-t-il ici, dans un infidèle, un acte de charité dont il se sentirait peu capable.

Etant arrivé, après cinq jours de marche, à environ vingt lieues de ma mission de St. Paul, le vendredi soir, je pris la résolution d'essayer de m'y rendre pour y célébrer le saint jour du dimanche avec mes chers sauvages. Le lendemain, laissant de côté mes hommes et ma voiture qui n'allaient pas assez vite à mon gré, je partis seul au point du jour, par un temps fort couvert, et j'arrivai, le midi, à la *rivière Blanche* que je pus traverser à gué. Mais comme ses bords sont escarpés, il arriva que mon cheval, en voulant franchir ceux de la rive opposée, fit un faux pas et tomba à la renverse par dessus moi dans la rivière. Chose étonnante, cet accident ne me causa d'autre mal que celui de me tremper des pieds à la tête et de mettre presque hors de service mon breviaire que je portais sur moi. Je continuai ma route comme si rien ne me fût arrivé ; mais bientôt je m'aperçus que mon cheval était fatigué. L'ayant fait manger quelques instans, je repartis sans monter dessus, aimant mieux marcher ou courir derrière lui, pour ménager le

* Mr. Belcourt a revu ce sauvage le printemps dernier, et lui a remis son cheval en bon état. Ce brave guerrier est bien disposé à se faire chrétien, et aurait déjà commencé à se faire instruire, s'il n'avait été engagé pour faire partie de l'escorte qui devait conduire le Gouverneur Sir George Simpson à la Colombie.

pauvre animal : ce que je fis non sans fatigue jusqu'au soir. Cependant il commençait à neiger et à pleuvoir en même temps : le soleil allait descendre sous l'horison : tout d'un coup j'arrive au bout du sentier que j'avais suivi jusqu'alors, sans avoir remarqué que je faisais fausse route. Que faire dans une circonstance aussi embarrassante ? Coucher à la pluie, sans abri, sans couverture et sans feu ? (J'avais en vain essayé de faire du feu : je n'avais plus rien de sec sur moi par suite de mon aventure au passage de la rivière Blanche) : ou bien, retourner sur mes pas, faire cinq ou six lieues à pied, tout épuisé de fatigue que j'étais, à la suite de mon cheval qui n'était pas en meilleure condition que son maître, pour rejoindre mes hommes à qui j'avais recommandé d'aller camper à la traverse de la rivière Blanche ? Ce dernier parti était le plus sage, et je dus lui donner la préférence. Je rebroussai donc mon chemin, et je marchai jusqu'à un peu avant minuit, fatigué plus qu'on ne peut dire, et dévoré par une faim canine. Tout en cheminant, je ne pouvais me défendre de penser que j'aurais été beaucoup plus à mon aise sous un bon abri, avec table bien servie et lit commode : mais la réflexion ne tardait pas à me faire mettre de côté cette réminiscence assez peu apostolique, pour penser au bonheur que j'avais de souffrir ces misères pour l'amour de l'Homme-Dieu qui s'est sacrifié pour le salut du genre humain.

Ayant donc rejoint mes compagnons de voyage, je donnai quelque satisfaction à mon estomac, puis à mon corps qui en avait si grand besoin. Le dimanche matin, je poursuivis ma route, sans

songer à me séparer de la petite caravane, dans la crainte qu'il ne m'arrivât pareil malheur que la veille, et j'arrivai dans la nuit à ma mission de St Paul. J'y trouvai Mr. Mayrand qui m'y avait remplacé pendant mon absence. Ce Mr. m'informa de l'inquiétude où était Mgr. l'évêque de Juliopolis à mon sujet. On avait d'abord dit, à mon départ, que des sauvages s'étaient proposés de me fusiller dans le portage de la rivière du Cygne; puis on avait ensuite répandu le bruit que notre canot avait chaviré et que nous nous étions tous noyés. Les sauvages de St. Paul disaient, avec leur confiance ordinaire en la miséricorde divine, qu'il n'était pas possible que celui qui peut tout, laissât périr leur père qui leur était si nécessaire. Je m'empressai d'écrire quelques lignes à Sa Grandeur, la nuit même de mon arrivée, pour la rassurer sur mon compte. Après m'être un peu reposé de mes fatigues, je me rendis auprès d'elle. La joie que l'on éprouve à se revoir après de semblables voyages se sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Je suis resté un jour avec Monseigneur pour lui rendre compte de ma mission, et je me suis hâté de revenir ici pour remplir le même devoir à l'égard de Votre Grandeur.

Pardonnez-moi, Monseigneur, la précipitation avec laquelle je suis obligé de vous écrire; je crains que l'occasion qui doit porter ma lettre ne parte avant qu'elle ne soit finie. Si Votre Grandeur la juge digne d'être insérée dans le rapport annuel de l'œuvre de la propagation de la foi, elle voudra bien en faire retrancher les parties qui lui paraîtront trop minutieuses ou trop peu impor-

tantes, et faire mettre les faits plus en ordre, &c.; car partie par incapacité, partie par manque de temps, je ne saurais répondre à votre attente en la manière convenable.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentimens respectueux.

G. A. Belcourt, Ptre. Missionnaire.

Lettre de Mr. Darveau à Mr. C.

Rivière-rouge, 28 juin 1841.

Monsieur,

L'intérêt que vous portez à ceux qui sont employés aux missions, me fait un devoir de me rendre au désir que vous m'avez témoigné, d'avoir des nouvelles de mon trajet de Lachine à la Rivière-rouge.

A notre départ de Lachine, notre brigade commandée par Mr. Manson, bourgeois de la compagnie, se composait de trois canots, sur lesquels avaient pris passage pour le territoire du nord-ouest plusieurs autres membres ou employés de la même compagnie. Celui que je montais était conduit par douze nageurs, outre les deux bouts de canots ou guides. Je n'ai eu qu'à me louer de la société des messieurs de la brigade : ils ont eu pour moi tous les égards possibles : ils prévenaient tous mes besoins ; à tout moment ils me donnaient des marques d'attention : bref je n'ai jamais été mieux traité sous tous les rapports.

Tous les soirs, après en être convenu avec Mr. Manson, j'assemblais nos voyageurs pour leur faire la prière, et leur donner des avis dont ils avaient grand besoin ; car ils n'avaient pas été choisis parmi les plus saints de mes compatriotes. Ces pauvres gens, étant toujours en voyage et n'entendant jamais ou presque jamais parler de religion, sont démoralisés à un point bien capable d'affliger un missionnaire. Quelques-uns de ceux qui, n'ayant pas encore fait le voyage, n'avaient pu se former d'idée des misères et des fatigues qui y sont attachées, désertèrent le long de la route ; en sorte qu'à chaque campement il était devenu nécessaire de faire le quart pour empêcher les autres de suivre leur exemple. Un d'entr'eux, qui apparemment n'était pas de la société de tempérance, ayant bu outre mesure, et en ayant été repris par le bourgeois, menaça de se jeter à l'eau, et essaya par trois fois de mettre sa menace à exécution, mais inutilement, parce qu'on avait soin de le retenir. Notre homme n'en étant pas plus tranquille et persistant toujours dans son dessein, il fut résolu, comme notre canot approchait d'une pointe de terre, qu'on lui laisserait la liberté de suivre sa résolution, sauf à le repêcher ensuite, si l'épreuve ne le guérissait pas. En effet il ne tarda pas à se jeter à l'eau, et il se serait infailliblement noyé, malgré toute la peine qu'il se donnait pour se sauver, si on ne lui eût présenté une perche au moyen de laquelle il put se soutenir hors de l'eau et être repris dans notre embarcation. J'eus à faire jouer tous les ressorts de mon éloquence pour l'empêcher d'être rossé de la belle manière.

. . . .

Le 15 mai au soir, au moment où nous établissions notre campement à l'embouchure de la rivière *des vases*, à la vue du lac *Nipissing*, nous vîmes arriver deux canots montés par des sauvages qui venaient nous offrir du poisson à acheter. Ayant reconnu qui j'étais, il me saluèrent respectueusement, et l'un d'eux s'empressa de me demander si je consentirais à baptiser sa petite fille âgée de deux ans ; sur ma réponse affirmative, il part à l'instant pour aller chercher l'enfant à sa cabane, éloignée de plus de deux lieues de l'endroit où nous étions. A onze heures il arriva avec sa mère, sa femme et trois autres sauvagesses.—Mon interprète, métis sauteux, se rendant avec nous à la Rivière-rouge, m'éveilla, et je baptisai sous condition la petite fille qui avait été ondoyée par un voyageur canadien. J'étais ravi de voir la foi de ces bonnes sauvagesses qui n'avaient pas craint de faire un trajet périlleux, par un gros vent, pendant une nuit froide et obscure, pour procurer à l'enfant la grâce du sacrement de la régénération. Un tel exemple était bien propre à me donner du courage, et à me disposer à enduror avec plaisir les peines inséparables de la vie de missionnaire que je venais de commencer.

En laissant le Sault Ste. Marie, nous avons été retenus plusieurs fois par les glaces qui obstruaient notre passage ; mais rendus au *fort Michipicoton* cet obstacle ne s'est plus présenté. A ce fort j'ai baptisé trois enfans. Au *fort William* où j'arrivai le 2 juin, j'ai marié un sauvage huron à une métisse, et j'ai baptisé treize enfans et cinq adultes qui, depuis deux ans, se faisaient instruire par un sauvage, remplissant à ce poste les fonctions de

catéchiste. J'ai employé tout le temps dont j'ai pu disposer, pendant mon court séjour au fort, à confesser par interprète les sauvages qui s'y trouvaient. Ils auraient été bien contens que je pusse célébrer le saint sacrifice de la messe; mais n'ayant ni chasuble ni missel, j'ai été privé du bonheur de leur procurer cette consolation.

....

Je suis maintenant chez Mgr. de Juliopolis, me préparant à entrer dans la carrière évangélique, sous les auspices de ce vénérable missionnaire. Aussitôt que Mr. Belcourt sera de retour de sa mission au lac Lapluie, je dois me rendre avec lui au village St. Paul, pour y étudier la langue des Sauteux, et me mettre en état de partager un jour ses travaux.

Veuillez offrir mes hommages respectueux à nos seigneurs évêques, et les assurer de ma disposition sincère à remplir de mon mieux leurs vues pour le bien de la mission à laquelle je viens de me consacrer. N'oubliez pas de me rappeler au souvenir des respectables membres du séminaire et de mes compagnons de théologie, dont quelques-uns viendront sans doute sous peu travailler avec leur confrère à la conversion de nos pauvres infidèles.

Je demeure, &c.

J. E. Darveau, Ptre. Missionnaire.

Lettre de Mr. Belcourt à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul des Sauteux, 3 août 1841.

Monseigneur,

La lettre dont Votre Grandeur m'a honoré, en date du 16 avril 1841, m'est parvenue le 10 juin, par le canot du gouverneur. Comme celles des années précédentes, elle m'a communiqué l'esprit de force et de courage dont j'ai plus besoin que jamais dans les circonstances présentes.

Quoique je n'aie vu notre nouveau collaborateur, Mr. Darveau, que deux fois, et seulement en passant, j'ai cru reconnaître en lui beaucoup du caractère d'un bon missionnaire. Son zèle me paraît tel qu'il le mettra, du premier coup, audessus de toutes les privations inséparables du ministère qu'il va exercer, et il me paraît assez intrépide pour pouvoir se présenter de sang-froid dans un camp sauteux, lorsqu'il en saura la langue. Je souhaite qu'il se rende au plus tôt chez moi pour commencer de suite cette étude.

J'ai vu le gouverneur Sir George Simpson, qui m'a témoigné beaucoup de bonté et d'affection : j'ai eu avec lui une entrevue particulière où il m'a avoué que son autorité en tout ce qui concerne la religion, était extrêmement limitée ; et nonobstant les quelques priviléges qu'il m'a accordés en faveur des sauvages de ma mission, il m'était aisé de m'apercevoir que cet entretien le fatiguait. Je n'ai pas manqué de lui dire, toutefois, que nous étions

reconnaissans de ce que l'honorable compagnie faisait pour nous, mais que nous n'exigions rien d'elle. Voyant évidemment qu'il nous faut agir indépendamment de qui que se soit, si nous ne voulons pas laisser aux Méthodistes le temps de s'établir dans le pays, j'ai pris sur moi d'entreprendre, avec l'assentiment de Mgr. de Juliopolis, la mission dont je vais faire le rapport.

Dans le cours de l'hiver dernier, j'avais appris par deux lettres des métis du lac *Lapluie*, qu'ils étaient persécutés par les Méthodistes, et plus sensiblement encore par un certain personnage catholique, de qui, par conséquent, on devait attendre d'autres procédés. Ces lettres m'avaient affligé ; j'y avais répondu pour consoler ceux de la part desquels elles avaient été écrites, pour les fortifier et leur promettre que, nonobstant les assurances qu'on leur avait données du contraire, je les reverrais dans le cours de l'été. Mais une grave maladie, qui ne commença à se faire sentir que la veille du jour que j'avais fixé pour mon départ, retarda de plusieurs semaines l'exécution de mon projet. Ce ne fut que le 24 juin qu'il me fut possible de l'entreprendre. Tous mes calculs de rendez-vous se trouvaient dérangés. J'avais appris, par Mr. Darveau, qui venait de passer à Wabassimong, qu'environ trois cents familles sauvages m'y attendaient depuis plusieurs jours ; mais sachant que l'on avait dit à ces sauvages que j'étais un trompeur, que je ne leur tiendrais pas parole, &c.—j'avais tout lieu de craindre de les trouver dispersés. Dans mon désir de les désabuser et de leur faire connaître que mon retardement n'avait pas dépendu de moi, je fis diligence. Ayant pris

avec moi trois bons hommes, dont un sauvage chrétien et deux métis, et un petit servant de messe, je partis pour le fort Alexander, au bas de la rivière Winipeg, où je ne restai que le temps nécessaire pour baptiser deux enfans. Je rencontrai sur plusieurs points de cette rivière des familles sauvages, venant de Wabassimong, lesquelles m'apprirent qu'un grand nombre des leurs m'y attendaient encore lors de leur départ. J'arrivai en cet endroit le 4 juillet, et je n'y trouvai qu'un petit nombre de familles. Quelques-unes s'étaient répandues dans les environs, ayant donné ordre de les avertir si je venais les visiter; le reste était retourné dans les terres pour y lever les écorces nécessaires à la confection des canots qui devaient leur servir à lever la folle-avoine.

La folle-avoine croît en abondance dans les baies des rivières et des lacs, surtout lorsque l'eau y est basse. Cette plante, dont la tige est d'environ six pieds de haut, porte un épi semblable à celui de l'avoine, mais plus abondant en grain; chaque grain ayant à peu près le double de la longueur de celui de l'avoine. Sa pesanteur surpasse celle du bled. Un once de graisse ou de suif et une pinte de cette folle-avoine font deux ou trois galons d'une soupe épaisse, mais peu nutritive, que celui qui a faim trouve bonne. La récolte de ce grain se fait depuis la fin d'août jusque vers le 20 septembre en la manière suivante :—On entre avec de petits canots dans un champ de folle-avoine (manōmin); la tige de ce grain s'élevant de trois ou quatre pieds au-dessus, on la courbe sur le canot, et on la frappe avec un bâton pour faire tomber au fond le

dépôt qu'elle renferme. Lorsque le canot est suffisamment chargé, on retourne à terre où on étend le grain sur des nattes pour le faire sécher. On pile ensuite ce grain pour le dépouiller de son enveloppe, puis on le met dans de petits sacs de jonc qui en contiennent trois ou quatre galons ; et c'est dans cet état que les sauvages le vendent à la compagnie pour quelques bouts de tabac et surtout pour du rum.

Je passai la semaine avec ceux qui m'avaient attendu constamment ; puis indiquant l'époque de mon retour en faveur de ceux qui avaient donné commission qu'on les avertît de mon passage, je me remis en route pour le lac Lapluie. A part du pain quotidien de cette saison, la chaleur extrême, et l'importunité des mouches de toute espèce, rien de particulier ne nous arriva si ce n'est dans la nuit qui précéda notre arrivée au fort *Francis* (lac Lapluie). Nous ne mîmes pied à terre que très-tard, dans l'espérance d'atteindre un petit rocher que nous pensions plus propre à notre campement qu'un pays de foin où les maringouins étaient en nombre formidable. Nous n'y gagnâmes rien ; la chaleur était étouffante, le calme parfait, et l'air tellement rarifié que nous pouvions à peine respirer. Pendant que je faisais du feu, les maragouins me volaient au visage avec un acharnement désespérant. Il avait fait tellement chaud dans le cours de la journée, que ma cire à cacheter s'était toute difformée dans ma cassette. Cependant il se formait un nuage à l'occident, et les éclairs qui en sortaient produisaient une lumière presque continuelle. Après un souper pris à la hâte, mes hommes excédés de fatigue et voulant

se dérober à la fureur des maragouins, s'enveloppèrent de leurs couvertes et se couchèrent sous le canot, où, deux minutes après, ils donnaient des preuves d'un profond sommeil. Pour moi, après avoir tenté inutilement de chasser l'ennemi de ma tente, je pris le parti de m'envelopper aussi de ma couverte ; mais je n'en fus pas mieux, puisque, pour m'empêcher d'étouffer, il me fallut mettre ma figure à l'air et consentir à passer la nuit à la défendre. Vers onze heures, le tonnerre commença à gronder, et bientôt il éclatta à coups redoublés ; la pluie tombait avec une abondance extrême. Tout à coup le vent s'éleva avec une telle force qu'il enleva le canot et le précipita sur des rochers où il fut fort endommagé. Le même tourbillon n'avait pas épargné ma tente qu'il avait aussi enlevée, me laissant exposé à toute la fureur de la tempête. Le feu étant éteint, nous n'avions d'autre lumière que celle des éclairs.— Bref ce fut une nuit d'horreur, à la suite de laquelle nous nous trouvâmes fort heureux de revoir le jour, dont nous ne tardâmes pas à profiter pour nous éloigner d'un lieu où nous avions tant souffert.

Nous arrivâmes au lac Lapluie le 15 juillet. J'y passai la semaine ; j'y entendis 22 confessions tant de sauvages que de métis ; j'y fis sept baptêmes d'enfans de sauvages qui n'ayant pas voulu mordre à l'appât des avantages que leur offrait le ministre, m'avaient attendu jusqu'à ce moment. Une seule famille qu'il a habillée de pied en cap, s'est fait baptiser par lui : encore m'assure-t-on qu'elle n'attend que le moment de ma rencontre pour faire abjuration. On m'assure

de plus que l'inclination générale de la nation est de se faire catholique ; du moins c'est ce que m'ont dit les seuls sauvages que j'aie vus en cet endroit, et dont j'ai baptisé les enfans. Le ministre s'est plaint que je lui faisais tort ; le bourgeois a essuyé des reproches pour m'avoir vendu de l'écorce à canot ; enfin on a fait offrir aux sauvages, bœufs, vaches, semence, instrumens d'agriculture : rien de tout cela n'a été accepté. Mais ces offres me forçant de faire, de mon côté, quelques actes de générosité, j'ai promis à chacun de ceux qui m'avaient apporté leurs enfans, de lui procurer un peu de semence, et à chaque père de famille une petite génisse qu'il viendra chercher lui-même. Quoique ces derniers m'aient assuré de la bonne disposition de leurs parens à les imiter, je ne suis pas néanmoins sans quelque crainte que tant d'offres faites à un peuple si pauvre n'en séduisent quelques-uns ; mais j'ai l'espoir que l'état où se trouvent ces infidèles excitera le zèle des pieux associés de la propagation de la foi, et les engagera à offrir leurs plus ferventes prières au Seigneur pour qu'il les éclaire et qu'il les préserve de tomber dans le piége que leur tend la générosité tout à fait inusitée de personnes qui, jusqu'à présent, ne se sont occupées de rien moins que de leur bien-être.

Le ministre a employé toutes les ruses possibles pour faire apostasier les néophytes ; mais, grâce à Dieu, personne n'a fléchi ; un d'entr'eux même a été assez courageux pour répondre au soi-disant catholique dont j'ai parlé plus haut de manière à le faire rougir. Depuis ce temps, un malaise continuel existe entre les supérieurs soupçonnés de s'entendre avec le ministre, et les engagés qui se trouvent maltraités. Raison bien

puissante pour moi de recommander cette petite chrétienté aux ferventes prières des ames pieuses.

Tous furent très exacts à se rendre aux instructions et à la prière que je faisais tous les jours, devant une grande croix plantée, il y a plus de vingt ans, par MM. Tabeau et Crevier, * et auprès de laquelle j'avais fixé ma tente. J'ai annoncé que cette croix serait renouvelée l'année prochaine, et que la cérémonie serait accompagnée d'un discours en langue sauvage. J'espère, à moins que quelque accident ne me retienne, me trouver là au temps où les sauvages y seront réunis en grand nombre.

Je vis au lac Lapluie, un chef des sauvages du lac des *Sangsues*, qui m'informa que sa tribu m'attendait cette année. Je fus d'autant plus étonné de ce qu'il me dit que je n'avais pas promis d'aller visiter cette tribu, qui se trouve sur le territoire américain, à sept ou huit jours de marche, au sud de lac Lapluie. Un ministre américain s'y rend de temps à autre ; mais il n'y fait à peu près rien. Ce chef me dit qu'un prêtre catholique y serait bien venu. Je l'ai fort exhorté à en demander un ; et je lui ai dit que je ne refuserais pas d'aller faire une visite à sa nation, si elle désirait absolument m'entendre et suivre ensuite les avis que je lui donnerais.

Tous ceux qui étaient au lac Lapluie, ayant reçu ordre de partir pour faire les foins, je me

---

* Ces deux prêtres avaient été députés en 1818 par feû Mgr. Plessis dans le territoire du Nord-ouest, pour préparer les voies à l'établissement de la mission de la Rivière-rouge.

préparai moi-même au départ. La tristesse se peignit alors sur tous les visages ; et comme jallais m'embarquer, un sauvage infidèle me dit tout bas, de peur d'être entendu du commis : " Mon père, aie pitié de nous, ne nous abandonne " pas ; viens encore nous voir l'année prochaine." Je le lui promis bien volontiers.

Sur mon retour, je m'arrêtai au portage *du rat* où le ministre Mason était arrivé l'avant-veille, venant du lac *Sale*, où j'avais eu intention d'aller moi-même, et où on m'avait dit que les sauvages étaient bien disposés. Ce ministre revenait tout triomphant, emportant avec lui deux tambours et des petites statues de bois dont les sauvages font usage dans leurs pratiques superstitieuses, et faisant répandre le bruit que tous les sauvages l'avaient bien accueilli. Cependant deux de ses conducteurs me dirent qu'il n'avait vu presque personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un des chefs du lac Sale, qui se trouva à Wabassimong lors de mon retour, se montra bien aise de me voir, me fit baptiser ses enfans et petits enfans en bas âge, et me promit de se conduire conformément aux instructions que je lui donnai. Le ministre repartit du portage du rat, pour se rendre à la Rivière-rouge. J'en repartis moi-même, le lendemain, après y avoir confessé cinq à six personnes et y avoir fait quelques baptêmes. Les catholiques du lieu avaient été persécutés comme ceux du lac Lapluie. On avait en leur présence tourné en ridicule la confession, la présence réelle, &c., &c. Mais cette persécution, bien loin de les porter à apostasier, n'a eu d'autre effet que de les aigrir contre ceux qui l'ont ourdie ;

si bien que, si nous ne retenions les catholiques Bois-brûlés, il serait à craindre que les obstacles que l'on met à la marche des missionnaires ne produisissent de bien funestes conséquences.

En repassant à Wabassimong, où je séjournai encore une semaine, j'appris que le ministre avait tenté d'attirer les sauvages de son côté par une foule de calomnies et de suppositions, dont quelques-uns avaient paru ébranlés. Il avait dit qu'il allait aussi lui-même bâtir une chapelle à Wabassimong, et il n'avait pas omis d'ajouter à cela des promesses de bœufs, vaches, &c. Je trouvai là les sauvages que je n'avais pu voir en montant, et tous bien disposés. Un des vieillards me dit que leur résolution était prise pour la vie. J'y mariai un vieux Sauteux d'environ 75 ans, qui avait été baptisé au Lac des deux montagnes, à l'âge de douze ans, et qui n'avait point vu de prêtre depuis cette époque. J'y confessai une jeune femme maladive qui me suppliait de lui accorder le baptême ; non pas que j'exigeasse d'elle cette démarche, mais parce que je voulais m'assurer de ses bonnes dispositions, et la mieux préparer à la grâce de la régénération : elle était pénétrée de ces sentimens que l'Esprit-saint seul peut inspirer à une infidèle. Je baptisai aussi en différens lieux deux vieilles sauvagesses d'environ 80 ans, après les avoir instruites autant que les circonstances me le permettaient.

Les sauvages devant se séparer, me prièrent de hâter la construction de leur chapelle ; mais je leur répondis que je n'y consentirais qu'autant que je serais assuré que les méthodistes

ne viendraient pas en bâtir une à côté. Ils m'assurèrent qu'ils ne le permettraient jamais ; ajoutant que si ces méthodistes cherchaient à semer la discorde, ils en mangeraient eux-mêmes le premier fruit. Dans la vue d'obtenir ce qu'ils me demandaient, ils m'offrirent deux de leurs jeunes gens, qui s'embarquèrent sur mon canot, pour en accélérer la marche, et transporter plus promptement à Wabassimong les hommes auxquels je suis sur le point de confier le soin d'ériger cette chapelle.

Grâce à la sollicitude de Votre Grandeur, à la bienveillance du comité de la propagation de la foi, et à la charité des bonnes ames du diocèse de Québec, une nouvelle chapelle va s'élever au centre d'une nation des plus difficiles à gagner au christianisme. Naguère encore, et au même lieu, ces sauvages placés en embuscade arrêtaient les canots français à leur passage, pour en piller le rum et les provisions de bouche. Ce sont des tigres qui s'apprivoisent, et qui s'adoucissent en entendant la parole du Tout-puissant. Gloire et triomphe à l'association de la propagation de la foi qui arrache au démon ses victimes et change les loups en agneaux ! Là comme au lac Lapluie, j'ai cru devoir céder aux circonstances pour faire aux moins un léger contre-poids à tant d'offres faites par le ministre ; j'ai promis quelques grains de semence et par la suite quelques petits animaux. J'espère que la divine providence, par le moyen de son admirable instrument, notre glorieuse association, me mettra en état de remplir ces engagemens, dont l'accomplissement ne sera pas, au reste, bien dispendieux.

Les sauvages du bas de la rivière se montrent aussi bien disposés en faveur de la foi catholique. Mgr. de Juliopolis doit donner de la semence au principal chef, lequel m'a dit qu'il pensait que tous les sauvages me donneraient réponse définitive et favorable le printemps prochain. Un vieillard, dont les fils sont en voyage, m'a annoncé que je baptiserais tous leurs enfans lorsqu'ils seront de retour. Mon intention est d'aller les visiter dès qu'ils seront arrivés : leur camp ordinaire ne se trouve qu'à quarante lieues de ma résidence. Enfin je suis arrivé à mon village de St. Paul, le 1 août, assez tôt pour y célébrer la messe du dimanche ; ayant fait dans cette mission, 29 baptêmes, un mariage, entendu 31 confessions, et communié deux personnes, dont un métis et un canadien.

Quoique je fusse assez bien rétabli, au moment de mon départ de la Rivière-rouge pour ma mission, j'ai éprouvé pendant toute sa durée beaucoup de malaise d'estomac, une digestion imparfaite et de fortes douleurs de tête ; et quoique depuis que je goûte le repos, je me sente assez bien portant, je crains de ne pouvoir résister longtemps à ces fatigues. Cependant je vais avoir de l'aide. Mr. Thibault, plein d'un zèle tout de feu, est sur le point de partir pour faire la mission de la baie des Canards : ce qui va me soulager beaucoup. Peut-être Mr. Darveau pourra-t-il venir avec moi, le printemps prochain, du côté du lac Lapluie.

Si Votre Grandeur le jugeait à propos, il me serait facile de monter mon canot de manière à ce que, rendu au lac Lapluie, et ma mission termi-

née, je pusse continuer ma route jusqu'en Canada, pour en ramener aussitôt un ou deux prêtres. Je pourrais laisser, dans différens postes, des provisions qui nous serviraient pour le retour.— Nous pourrions être à Québec vers le 20 juillet, et en repartir vers le 20 août. Le surcroît de frais occasionné par cette excursion n'excèderait pas £25 ou £30. V. G. croira peut-être qu'il y a en moi un désir de revoir le Canada ; elle ne se trompera pas tout-à-fait : mais du moins ce ne sera pas mon seul motif. Lorsqu'on est au lac Lapluie, on a fait 180 lieues du plus mauvais chemin vers le Canada. Si V. G. trouve la chose faisable, elle voudra bien me le faire signifier par l'exprès d'hiver. *

Mes sauvages de St. Paul, auxquels j'ai communiqué l'expression des bons souvenirs de V. G. ont été sensibles à cette marque de tendresse paternelle. Ils se sont assemblés aujourd'hui après la messe, pour me prier de vous en témoigner leur reconnaissance, et vous assurer que leur constance dans la foi durera autant que leur vie.

Le ministre Evans, que j'ai vu cet hiver, et qui était venu presque à ma suite, depuis le lac du Cygne jusqu'ici, bat enfin du chemin nouveau. Il est allé du côté du lac *Athasbasca* où nous aurions pénétré depuis long-temps, si nous en eussions eu les moyens. Les sauvages de ces lieux sont bien disposés ; mais quelque succès que l'on

---

* Mgr. l'évêque de Québec ne pouvant envoyer de nouveaux missionnaires à la Rivière-rouge, le printemps prochain, le voyage de Mr. Belcourt est inévitablement remis à un autre temps.

puisse avoir par la suite, il ne pourra pas être aussi prompt ni aussi entier qu'il l'eût été si nous eussions prévenu les prédicateurs de l'erreur.— Espérons que les secours que va nous procurer la charité de nos bons fidèles du Canada, joints à ceux que semble nous assurer la constante bienveillance de l'association de Lyon, mettront Mgr. de Juliopolis en état de nous envoyer porter la parole de vie dans bien des endroits où elle n'a point encore pénétré jusqu'à présent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G. A. Belcourt, Ptre., Missionnaire.

Mission de la Colombie.

LA lettre suivante de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec, apprendra au lecteur que d'autres lettres du mois de septembre 1840, ont été expédiées de la Colombie pour le Canada, par un vaisseau allant à New-York. Malheureusement, malgré les recherches actives faites en cette ville, l'été dernier, par Mr. le Président du conseil de régie de l'association de la propagation de la foi, ces lettres n'ont pu être retrouvées : ce qui nous met dans la triste nécessité de ne donner qu'un rapport tronqué des travaux des dignes prêtres chargés de porter les lumières de l'évangile dans cette intéressante partie des missions du diocèse.

Lettre de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul de Wallamette, 23 février 1841.

Monseigneur,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que mon pieux collaborateur, Mr. Demers, et moi jouissons toujours d'une santé florissante. Depuis plus de quatre mois, nous n'avons pas eu le plaisir de nous entretenir, si ce n'est par écrit ; et cela par l'impossibilité d'abandonner nos postes respectifs, et par la difficulté des communications dans cette saison de l'hiver. Nous nous reverrons la semaine prochaine, et c'est un plaisir dont un missionnaire seul peut avoir une juste idée.

Votre Grandeur recevra, dans le cours de l'été prochain, deux lettres de la Colombie; la première du mois de septembre de l'année expirée, envoyée par la goëlette Mary-Land, capt. Couch, allant à New-York, et la seconde du mois de novembre suivant, par la voie de la Californie. * Je continuerai dans celle-ci le récit commencé dnns la première.

Je laissai Wallamette le 4 mai, pour me rendre à Cowlitz auprès de mon confrère Mr. Demers, afin de nous concerter ensemble pour les travaux de l'été. J'arrivai le 5 à Vancouver, où Mr. McLaughlin me reçut avec cette politesse exquise qui lui est familière. J'eus le plaisir de trouver à ce poste deux caisses venant de Paris, dont l'une contenait des livres, et l'autre des ornemens d'église. J'en partis le 7, et le 9 au soir les deux

* Cette lettre seule est arrivée à son adresse.

missionnaires avaient le plaisir de s'entretenir ensemble. Le Seigneur ne permit pas que nous jouissions long-temps de cette consolation peut-être trop humaine; car bientôt une lettre me fut présentée où l'on réclamait ma présence à Nesqualy. Il n'y avait pas à hésiter, et je partis le 14 pour ce poste, et Mr. Demers de son côté se mit en route pour aller visiter les Tchinouks. Ne pouvant trouver de canot pour faire ce trajet par la rivière Chekilis, il me fallut le faire à cheval, et traverser une montagne dont le sommet est rempli de cavités profondes et bourbeuses, souvent dangereuses à passer. Je rencontrai sur mon chemin plusieurs familles de sauvages, et des enfans que j'avais baptisés autrefois. Quoiqu'incommodé par une pluie continuelle, je traversai la rivière Nesqualy sans accident, et le 16 à 7 heures du soir j'étais au fort, où j'eus le chagrin de trouver M. Kitson sur un lit de douleur.

Je commençai sans tarder les exercices de la mission, qui s'y firent assidûment depuis le 16 jusqu'au 27 mai. La matinée était consacrée à l'instruction des femmes et des enfans des Canadiens, et le reste du jour à celle des sauvages. Je leur apprenais les vérités chrétiennes et les prières, comme à des petits enfans, et Dieu bénissait cette occupation, en éclairant l'intelligence de mes pauvres néophytes. Madame Kitson avec sa charité ordinaire, m'interprétait en langue *Nesqualée* et *Tête-plate*, auprès des sauvagesses qui, habillées cette fois à la française, se rendaient régulièrement aux instructions. Deux de ces femmes, pour avoir quitté leurs maris, reçurent la

réprimande publique, ainsi qu'un vieillard qui avait vendu son chapelet.

Je visitais les loges des sauvages, et j'avais constamment la satisfaction de les voir attentifs à mes paroles, répéter un cantique de la composition de Mr. Demers, et plusieurs autres qu'ils avaient appris ; faire le signe de la croix, rapporter fidèlement ce qu'ils avaient entendu dans les instructions précédentes. Charmante simplicité ! Oh ! oui, l'on peut dire que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Le 18 mai, un chef des sauvages qui habitent une île du fond de la baie de Puget, appelé *Sahéwamish*, arriva avec une troupe de ses gens. Un d'eux attaqué de consomption fut préparé au baptême, mais, le 21, ses compagnons, poussés par une crainte superstitieuse, l'enlevèrent, et il fallut faire courir après lui. Le malheureux ne reparut que deux jours après, et fut baptisé. Cet homme âgé de 40 ans manifesta ensuite de grands sentimens de foi, et une résignation parfaite. Je baptisai avec lui 8 enfans, et leurs parens ne témoignèrent pas pour le sacrement de baptême cette méfiance que j'avais remarquée l'année dernière.

Cependant je m'attendais à voir arriver des îles de la baie de Puget trois autres grands chefs appelés *Tslalakom*, *Netlam*, et *Witskalatché*. Hélas ! j'ignorais un événement qui devait déranger tous mes calculs. Un sauvage de ces tribus avait enlevé sa sœur, femme d'un *Sockwamish*, et celui-ci avait repris sa femme et tué son beau-frère. Or, parmi les sauvages, un tel crime ne

demeure point sans vengeance. D'un autre côté, les *Klalams* avaient fait une excursion contre les *Skékwamishs* au moment où ceux-ci étaient réunis *pour parler au grand maître de la vie*, et avaientété repoussés avec perte de plusieurs des leurs. Dans ces circonstances, les chefs de la baie ne pouvaient entreprendre le voyage de Nesqualy, sans s'exposer aux plus grands dangers. Je fus sensiblement attristé que le démon de la discorde, en semant la division parmi ces pauvres peuples, les privât des bienfaits de la mission. Ainsi mes instructions furent restreintes aux sauvages des environs, et se firent en dehors du fort, à l'ombre d'un gros arbre qui me servit plusieurs fois d'abri pour baptiser solennellement et célébrer la sainte messe. J'y baptisai entre autres deux enfans qui me furent présentés par un protestant parti de la Rivière-rouge en 1839.

Parmi tous ceux qui fréquentèrent la mission, je remarquai toujours un désir empressé de connaître le chemin de la vie éternelle. On accourait au premier son de la cloche, on prêtait une attention parfaite à mes paroles, et après les instructions données en public, de jeunes sauvages se réunissaient d'eux-mêmes à ma chambre, pour s'affermir sur la manière de faire le signe de la croix et de donner son cœur à Dieu. Qu'il est douloureux pour un missionnaire, d'être tellement gêné dans la distribution de son temps, qu'il faille changer de lieu avant d'avoir, pour ainsi dire, mis la main à l'œuvre ! Il y a tant d'ames qui périssent, qu'un missionnaire voudrait porter à tous le secours de son ministère ; mais dans ces vastes contrées, il lui faudrait les ailes d'un ange pour

voler partout ou il y a des ames à sauver. Ainsi le moment de mon départ urrivait, et je regrettais amèrement de n'avoir pu rencontrer les chefs de la baie. J'avais formé le projet d'aller moi-même les visiter, et de choisir un site, pour établir une mission ; mais le moyen d'y parvenir? Je gémissais sur mon insuffisance, quand on m'annonça l'arrivée d'un canot conduit par six hommes et une femme. C'était des envoyés du brave Tslalakom et sa femme, chargés de me conduire au milieu de sa tribu. J'en bénis le ciel, et je communiquai mon projet à M. Kitson. De graves inconvéniens semblaient devoir renverser toutes mes espérances. Leur canot était évidemment trop petit pour me conduire, avec un interprète, un serviteur et tout le bagage nécessaire. De plus en me mettant sous leur conduite, je n'étais pas maître de mon retour. Outre ces considérations, y avait-il de la prudence à me confier à ces messagers, au risque de tomber avec eux dans quelques embûches dressées par les tribus ennemies? Je pris donc un canot pour moi seul. J'engageai mon équipage consistant en un interprète, un vieux Canadien du nom de Jean Baptiste Ouvré, et deux sauvages. Le 27, à deux heures après midi, nous voguions sur la belle baie de Puget, accompagné des envoyés de Tslalakom.

Après cinq heures d'une marche favorisée par la marée, l'on campa dans une anse marécageuse, où je trouvai néanmoins quelques familles qui me virent avec un plaisir inexprimable. Je leur fis entendre des paroles de consolation et de salut ; l'on fit la prière ; on chanta des cantiques, et

j'allai me mettre à l'abri de la pluie sous ma tente. Le jour suivant qui était le grand jour de l'Assension, je fus privé de la consolation d'offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe. La baie offrait à ma vue un spectacle ravissant. Je la vis s'élargir à ma droite en angle droit, et à perte de vue. Des îles en grand nombre se présentèrent à mes regards, séparées par autant de canaux d'une demi-lieue environ de largeur. On dit que les prairies y sont rares, et qu'on y trouve peu d'eau.

J'avais autrefois considéré souvent cette baie sur des cartes, dans le Canada. Je m'y voyais alors, si loin de ma chère patrie, seul au milieu de quelques sauvages......Cette pensée était peu propre à ranimer mon courage. Mais la religion qui se plaît à courir partout où il y a des misères à secourir ou des pleurs à sécher, me montra du doigt ces ames infidèles formées à l'image de Dieu, qui languissent dans les ombres de la mort, et la joie ranima mon cœur au point que je trouvai mon sort mille fois plus heureux que celui des grands et des riches du siècle. Jouissez du même bonheur, ames sensibles et chrétiennes du Canada, qui procurez ces consolations aux missionnaires, par vos aumônes et vos prières ferventes.

Nous dirigeâmes notre embarcation vers l'est, pour cotoyer une île, et l'on me montra bientôt les terres des *Snéhomishs*, dont le chef est un grand homme qu'ils appellent *Le Français*, à cause de ses favoris, l'île des Skékwamishs, dont le chef était venu visiter Mr. Demers, l'hiver pré-

cédent, à Cowlitz, et s'en était retourné fort satisfait des paroles et de la réception de la ***robe noire***, l'île des ***Skachattes***, au milieu de la baie, à trente lieues de Nesqualy, et les terres de Tslalakom qui, en 1839, était venu à Cowlitz voir le ***grand chef des Français***. Celui-ci avait reçu une règle de bois contenant des marques, pour désigner les siècles depuis la création du monde, et quelques-uns des principaux événemens de l'histoire sainte, et avait ordonné à sa femme de me présenter cette règle que j'appelai par la suite ***échelle historique***, et que les sauvages appellent ***Sahalé-Stick***, ou ***bois d'en haut***, ***bois du ciel*** ou ***de Dieu***. Les ***Yougletas***, nation barbare et féroce, habitent la grande île de Vancouver, et les ***Kawitchins*** une île de la rivière Fraser. Toutes ces nations ont à se défendre contre les cruels Yougletas qui les surprennent quelquefois, et leur enlèvent des esclaves qu'ils trafiquent avec d'autres nations du nord.

A trois heures du soir je mis pied à terre, pour m'annoncer aux sauvages de ces lieux, avant de traverser un bras de mer qui me séparait d'une île à droite. J'étais chez les ***Snéomishs*** qui me reçurent avec plaisir, et parurent m'écouter avec intérêt. Ces sauvages s'occupaient alors à faire sécher du poisson et des huîtres à la fumée et au soleil. Les coquillages sont pour eux une ressource toujours renaissante. Les femmes et les enfans parcourent les battures à marée basse, pour arracher ces huîtres des sables, à l'aide d'un bâton recourbé. A quatre heures j'étais à l'ouest de Widbey-Island, qui est une île de 25 lieues de longueur sur une largeur d'environ trois lieues.

On me montra bientôt la dernière pointe des terres des Klalams, le détroit de Juan de Fuca, et à une grande distance au nord l'extrémité sud de l'île de Vancouver. Enfin j'approchais d'une pointe où se trouvaient campés un nombre considérable de sauvages, qui se mirent en mouvement dès qu'ils nous aperçurent. On entendit de grands cris à plusieurs reprises, et nous comprîmes qu'on demandait d'où nous venions.—Hélas ! je devais bientôt apprendre que ce jour-là même, cette terre avait été ensanglantée par une bataille entre les Klalams et les Skékwamishs, où plusieurs morts étaient restés sur la place. Je ne savais que penser de ma situation ; mais ne pouvant reculer, j'avançai en récitant le chapelet, pour demander à Marie sa tendre protection, et à Dieu la force et la lumière. La mer était belle, et la lame venant du nord se brisait lentement sur un banc de gravois. Plusieurs sauvages nous suivaient sur le rivage. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, en apprenant que j'étais au campement même de Tslalakom, qui vint avec empressement me donner la main, suivi d'une foule d'autres, ayant la joie et la bienveillance peintes sur le visage. On se saisit de mon bagage, on le transporte au campement : c'était à qui aurait sa part de fardeau ; et je les suivis en montant une côte escarpée et très-élevée, jusqu'au lieu du campement. Tslalakom me dit alors que tous ses efforts pour empêcher la bataille avaient été inutiles ; que les Klalams avaient été les agresseurs en réveillant d'anciens sujets de querelles, et qu'ils avaient été vaincus, parce que, disait-il, ils ne connaissaient point Dieu, ne chantaient point de cantiques, et ne faisaient point

le signe de la croix. Ils s'étaient enfuis en grande hâte, avec leurs blessés, emportant un cadavre et en laissant un autre. Dix *loges* placées sur le rivage s'étaient enfuies avec les vaincus, transportées de la même épouvante. La tribu de Tslalakom n'avait que quelques blessés. Du reste, la tactique militaire de ces braves guerriers n'est pas des plus savantes. Chaque soldat se place à sa guise, aussi loin que possible, derrière un arbre, à genoux, ou ventre à terre. Telle fut la fin de cette triste journée, où le démon avait réussi à éloigner deux nations qui ne pouvaient plus se réunir autour de la *robe noire*, sans s'exposer aux coups d'une cruelle vengeance.

Le jour suivant qui était un vendredi, je fis planter en terre quatre poteaux, près de ma tente. On y fixa des perches en haut et en bas, auxquelles on attacha des nattes ; et j'avais une chapelle. Une pièce de bois grossièrement équarrie, placée sur des bois de travers soutenus par quatre piquets terminés en fourche, c'était mon autel : et le sauvage charpentier était ravi de son ouvrage. Les nappes d'autel furent déployées, les ornemens sacrés et le calice exposés à la vue. Ces objets religieux étaient autant de merveilles pour les pauvres sauvages, qui ne pouvaient se lasser de les admirer. Deux hautes perches furent fixées en terre près de la chapelle, et ma grande échelle chronologique, écrite sur du papier large de quinze pouces sur six pieds de longueur, fut attachée à une natte et hissée à la traverse d'en haut. Les sauvages en silence et assis en cercle autour de moi, portaient leurs regards étonnés, tantôt sur cette échelle, tantôt sur la cha-

pelle, et témoignaient un désir extrême d'en savoir la signification. La prière commença, l'Esprit-saint fut invoqué, je fis faire le signe de la croix en jargon Tchinouk, et à ma grande surprise, l'assemblée entière, hommes, femmes et enfans, tous exécutèrent l'action en prononçant les paroles, Tslalakom à leur tête, comme des chrétiens fervens. J'entonnai un cantique sur l'air, ***Tu vas remplir le vœu de ta tendresse ;*** et mon étonnement augmenta lorsque j'entendis cette foule d'habitans des forêts répéter et continuer ce cantique, avec une précision exacte.— J'en commençai un autre en l'honneur de la sainte Vierge, sur l'air : ***Je mets ma confiance;*** et je ne pouvais revenir de mon étonnement, en l'entendant répéter aussi bien que le premier. Je bénissais Dieu des progrès surprenans que le chef Tslalakom avait fait faire à ce pauvre peuple, avant l'arrivée des missionnaires dans ces régions lointaines. J'admirais les heureuses dispositions de ces infidèles pour la foi, et les moyens extraordinaires dont la divine providence s'était servie pour les éclairer de sa lumière. Je me félicitais de mon bonheur, et ma joie se manifestait par des larmes, qu'il fallait cependant comprimer pour ne point montrer de faiblesse.

J'étais revêtu d'un surplis, et les premières instructions étaient commencées, lorsque Witskalatché avec une partie de sa tribu, arrivant d'un autre côté de l'île, vint me donner la main. Netlam à la tête des siens parut de même. Les chefs prirent place dans les premiers rangs, et les autres se placèrent en arrière et en côté, ainsi que les femmes et les enfans. Je m'habillai

pour dire la sainte messe, et revêtu de l'aube, je tâchai de leur faire comprendre ce que c'est que la messe, ***la grande prière des chrétiens catholiques,*** l'usage du calice, ce qu'allaient devenir le pain et le vin, ce qu'avait fait Jésus-Christ pour le salut du monde. Je fis faire le signe de la croix qui fut répété par toute l'assemblée. Witskalatché et Netlam n'en avaient pas cédé à Tslalakom en zèle et en intelligence pour instruire leurs tribus. Un cantique fut entonné et long-temps répété pendant la sainte messe. A ce chant, à cet accent pénétrant de franchise et de sincérité, je me croyais au ciel, plutôt que sur une terre sauvage et barbare, dans l'admiration de ce qui se passait et que je voyais de mes yeux. Les deux cantiques furent répétés tour à tour avec cette ferveur naïve si capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. Le saint des saints était descendu sur cette terre couverte de crime. Une satisfaction infinie avait été offerte à Dieu le Père pour ces peuples assis dans les ténèbres du paganisme. Pouvait-il les laisser périr ? Non....et jamais je n'éprouvai de si douces émotions, et plus d'espérance !

Il arriva encore plusieurs bandes de sauvages après la messe, et parmi eux se trouva un Klalam qui parla de la nécessité de faire la paix. Toutes ces tribus se comprennent, quoique leurs idiômes diffèrent en bien des points. Je continuai mes instructions jusqu'à 5 heures du soir, et la journée se termina par la prière, le chapelet et le chant des cantiques. Le corps du Klalam tué dans la bataille du jour précédent, fut retrouvé, et mis en terre par les anciens ; car les

jeunes gens ne touchent point aux cadavres, dans la persuasion que cette œuvre abrégerait leurs jours.

Le samedi, 30 mai, un grand nombre de sauvages arriva de divers points de l'île, et ils se montrèrent aussi attentifs que la veille aux instructions, et aussi recueillis pendant le saint sacrifice de la messe. Désirant visiter cette île, je me fis accompagner de plusieurs sauvages, et je dirigeai mes pas vers le nord, laissant derrière moi de vastes prairies bordées par une lisière verdoyante de bois. Le sol me paraissait riche et abondant en paturages. Je visitai d'abord le campement des Klalams, à l'ouest de l'île, et de là traversant à l'est, au milieu d'une forêt de sapins, je tombai dans une prairie divisée en compartimens cultivés par les sauvages. C'était des champs de patates plantées par rangs beaucoup trop serrés, quoique les tiges me parûssent vigoureuses. Les sauvages n'ont d'autre instrument de culture, que le même bâton courbé dont ils se servent sur les battures pour arracher les huîtres des sables. Je ne manquai pas d'encourager cette industrie, en leur donnant l'espérance qu'un missionnaire viendrait bientôt s'établir au milieu d'eux, qui leur procurerait des grains, des charrues, et même des chevaux et antres animaux. J'arrivai ensuite à la demeure de Netlam, située sur la pointe est de l'île. C'est une loge construite avec des troncs d'arbres bruts, formant un quarré long de trente pieds sur vingt, surmonté d'une espèce de comble couvert de nattes, dans lequel est laissée une ouverture pour le passage de la fumée. Une tapisserie

aussi de nattes orne intérieurement les murs : c'est un palais. Netlam m'y attendait avec plusieurs autres sauvages qui s'y étendirent de toute leur longueur. On me désigna une place où l'on avait mis plusieurs plis de nattes pour m'y asseoir. La polygamie ne règne point dans cette maison, comme dans celles des autres chefs, et je regrettais amèrement de n'avoir pas le temps de préparer au baptême et au sacrement de mariage ces intéressans époux qui ne soupiraient qu'après ce bonheur. Je les encourageai à vivre dans l'union, et avant de les quitter, je les fis mettre à genoux, faire le signe de la croix, chanter un cantique, et je récitai à genoux la prière de St. François-Xavier pour la conversion des infidèles, après quoi je descendis au bord de l'eau où je trouvai 15 loges dont le chef m'avait accompagné jusque là. Ces sauvages qui n'avaient jamais vu la *robe noire*, poussèrent un cri, et chacun s'approcha, se mit en ligne, hommes, femmes et enfans, au nombre de plus de 150 pour me donner la main. Après cette cérémonie de stricte étiquette, je fis faire le signe de la croix à tout le monde, chanter des cantiques qu'ils avaient appris comme les autres tribus, et je finis par leur recommander d'apporter leurs enfans au baptême, en venant le lendemain à la messe. Je les laissai comblés de joie, pour retourner à ma tente, où je trouvai une réunion nombreuse de sauvages, qui m'écoutèrent avec une attention dont je profitai pour les détacher de la polygamie. Cette instruction se prolongea fort tard, malgré un grand vent qui me fatigua beaucoup, par l'agitation des flots, et le bruit des feuillages.

Le jour suivant qui était le dimanche, 31 mai, je vis arriver de grand matin les Skachattes avec leurs femmes et leurs enfans de divers points de l'île, ayant à leur tête le grand chef Netlam. Witskalatché habillé à la française, avec pantalons, chemise, sous-veste, surtout orné d'une étoile en porc-épic, chapeau, cravatte, tout au complet, parut à la tête des siens, accompagné de plusieurs chefs inférieurs. Tslalakom se présenta aussi avec les Sokwamishs, et chacun se plaça avec un grand cérémonial, suivant son rang, au nombre de plus de 400 personnes. Les exercices de la veille furent répétés avec la même édification, avant et pendant la sainte messe.— Je ne pouvais maîtriser mon émotion, à la vue de cette nombreuse assemblée, si avide du royaume des cieux, à ce chant si pur et si expressif, dont les accens si naturels me paraissaient surpasser en beauté les plus savantes compositions des maîtres en musique. Cependant j'avais donné des ordres pour le dîner. Du saumon et du chevreuil fumés furent servis sur des nattes déployées sur l'herbe, et les convives, étendus à l'entour, la joie peinte sur le visage, faisaient honneur à ce repas *splendide*, sans autres instrumens de table que ceux de la bonne nature. Il y eut grande *fumerie*, signe de paix et d'union entre ces nations, et pour cela je ne mesquinai pas sur le tabac. Au milieu de la causerie bruyante et joyeuse de cette assemblée, un cri éclatant se fait entendre : la foule des assistans se lève : une lourde croix de vingt-quatre pieds de longueur, et préparée la veille, s'avance majestueusement portée sur les épaules de quelques sauvages, aux acclamations de tout le monde.

Elle est dirigée vers le lieu où elle doit être plantée, et elle est bénite avec solennité. Chacun s'empresse d'imiter la *robe noire,* d'adorer Jésus en croix, de se prosterner et de vénérer ce bois sacré qui porta le prix du salut du genre humain. L'air retentit du chant de cantiques répétés à l'envie par cette multitude de sauvages, rendant hommage pour la première fois au vrai Dieu. A ce spectacle touchant en succéda un autre. Les femmes et leurs enfans sont placés sur deux lignes, le reste de la foule se range aux extrémités, et je me place au milieu avec les chefs et les pères des enfans. J'interroge, j'exige des promesses, j'explique de nouveau la création, la chûte d'Adam, la rédemption, l'institution des sept *médecines* (les sept sacremens), et particulièrement du baptême. Quelle était attendrissante cette profession unanime de foi en Jésus-Christ et en sa sainte église ! Qu'il était touchant ce cri porté par les anges jusqu'au trône de l'éternel ! " Oui, nous croyons en Dieu qui a tout créé.... Oui, nous croyons en Jésus-Christ qui nous a rachetés.... Oui, nous croyons qu'il a fait sept médecines pour nous sanctifier.... Oui, nous croyons que Jésus-Christ n'a fait qu'un seul chemin pour aller au ciel.... Oui, nous promettons de garder et de suivre le chemin de la *robe noire*, qui a été fait par Jésus-Christ ; et nous rejetons celui qui a été fait depuis par des hommes.... Oui, nous rejetons le démon.... ses pensées....ses paroles....ses actions.... Oui, nous désirons connaître, aimer et servir le grand maître." Alors commencèrent les cérémonies du baptême qui durèrent quatre heures, pendant lesquelles je baptisai 122 enfans. La

chaleur était suffocante ; il était six heures et demie du soir, chacun se retira.

Ces sauvages qui adoraient le soleil, ont une idée de la création et du déluge, et même de la rédemption. C'est une croyance traditionnelle chez eux, qu'un homme puissant est apparu un jour, et qu'il réprima la malice d'un être malfaisant. Ils croient aussi à l'immortalité de l'ame ; mais qu'après la mort leurs ames restent aux environs de leurs demeures ; en sorte que plusieurs furent surpris et contrariés, quand je leur expliquai le bonheur du ciel : ils paraissaient aimer mieux le séjour de cette terre que d'aller jouir des béatitudes célestes. Il y a dix ans qu'ils ont entendu parler pour la première fois d'un *grand maître du ciel*, et d'un jour où ils viendraient à le servir. Cette idée leur vient sans doute de quelques bourgeois ou engagés de la compagnie avec lesquels ils ont eu des rapports fréquens par le commerce des pelleteries ; et cette connaissance leur a fait sanctifier le dimanche à leur manière, par des jeux et des danses jusqu'à l'épuisement.

Le premier jour de juin fut consacré tout entier aux instructions et aux exercices ordinaires.— Je distribuai des échelles chronologiques, des images, des croix et des médailles ; et j'étais chagrin de n'avoir pas assez de ces objets, pour lesquels les sauvages ont un goût tout particulier.

Le jour suivant fut celui de mon départ, au grand regret des pauvres sauvages. Le temps que j'avais passé au milieu d'eux m'avait paru bien court, et mes fatigues avaient été payées au centuple. Je recommandai donc aux chefs de

faire des *loges* plus grandes sur leurs terres, pour s'en servir comme de chapelles, et d'y réciter les prières du matin et du soir, ainsi que des dimanches ; d'élever des croix semblables à celles qu'ils avaient sous leurs yeux et que j'allais laisser sous leurs soins. Je leur promis un prêtre aussitôt qu'il serait possible. Il se fit des harangues par les chefs pour encourager leurs gens à suivre les instructions du prêtre, et à rejeter tout autre *chemin* que celui qu'il leur indiquait. Il s'en fit pour conclure la paix avant le départ de la *robe noire* ; et à cette fin l'on députa Witskalatché vers les Skekwamishs, et j'eus le bonheur de contribuer à la réconciliation de ces nations, en changeant de route pour mon retour à Nesqualy. Ayant fait présent à Netlam de ma grande échelle chronologique, ce chef s'offrit de me conduire lui-même dans son grand canot.—Ainsi je partis du village de Netlam dans une pirogue qui n'était pas à demi-chargée de treize hommes avec tout mon bagage.

J'aperçus bientôt sur l'île voisine un fort en pieux d'environ 18 pieds de hauteur, à la façon de ceux de la compagnie, et j'appris que les sauvages avaient construit ces retranchemens pour se préserver des incursions de Yougletas.

Sur la pointe est de Whitbey-Island je vis un autre fort semblable, surmonté aux quatre coins de statues ou formes d'hommes en faction. Nous y fîmes une pause, et je donnai la main à 125 personnes qui s'empressèrent d'apporter des provisions, du gibier, du saumon et d'autre poisson. Je priai et j'instruisis, et ces exercices se renouvelèrent à un second et troisième fort, où

l'on nous témoigna la même bienveillance, et où l'on accourait en foule pour voir la ***robe noire.*** Traversant à l'est, vers une île, j'allai camper chez les Skékwamishs qui avaient livré bataille aux Klalams, comme je l'ai rapporté plus haut. Leur chef Sialapahen les avait instruits avec autant de succès que Tslalakom et Nélam. On fit le signe de la croix, on chanta, on pria, et je leur fis une instruction sur les principales vérités du christianisme ; après quoi on parla de la réconciliation. Ma harangue leur fut adressée en leur langue par mon interprête ***Patiwao*** avec une force et une éloquence qui m'étonnèrent. Celles des sauvages de part et d'autres furent animées et durèrent quatre heures. Il fut enfin convenu que les Skékwamishs donneraient deux fusils aux Klalams pour les deux hommes qui avaient perdu la vie dans le combat. Witskalatché les reçut et partit immédiatement pour aller porter ces gages de réconciliation aux parens des défunts, qui doivent en ces cas envoyer quelque autre objet en retour, comme signe d'acceptation.

Avant de quitter ces lieux je baptisai 95 enfans, et un adulte en danger de mort ; et cette cérémonie se fit avec la même solennité que celle du dimanche précédent. Je quittai cette île le 3, à trois heures après midi. La marée qui nous était contraire, la chaleur étouffante, la paresse naturelle des sauvages me firent languir. Ma vue cependant était réjouie par la beauté des sites, qui se réflétaient sur les eaux comme dans une glace pure. J'apercevais dans toute sa beauté le mont Rainier qui élève majestueusement sa cîme conique couverte de neiges éternelles. Sa

base ne me parut point alors élevée sur une chaîne de montagnes, comme je l'ai dit dans un autre rapport, mais assise au milieu de vastes forêts. La chaîne de montagnes que l'on voit entre ce mont et Cowlitz m'avait ci-devant induit en erreur.

J'arrivai, le 4 juin, à Nesqualy, où j'eus le plaisir de trouver Mr. Kitson en retour de santé. Je récompensai mes sauvages, et je partis immédiatement pour Cowlitz, où j'arrivai le 6 du même mois. Une chapelle y fut levée, et j'en partis, le 19, pour Vancouver où je me rendis le 21. J'en partis le 25, et j'arrivai à Wallamet, le 27, à midi. Mr. Demers, que je rencontrai à Cowlitz à son retour du fort George, devait en partir, le 29, pour Colville. Je passai le reste de l'été à St. Paul de Wallamette, m'occupant à instruire les habitans de ce poste et ceux des environs.

Mr. Demers est venu me voir à son retour de Colville. Il a baptisé à ce fort, et le long de sa route, beaucoup d'enfans de blancs et de sauvages. Il s'est rendu à Cowlitz pour y passer l'hiver et y faire mettre la main à la chapelle du lieu. J'ai fait faire ici, au commencement d'octobre dernier, la première communion à deux garçons, deux femmes et quatre filles. Les habitans ont levé la charpente d'une maison de soixante pieds sur vingt-cinq, laquelle doit servir de salle publique et en même temps de logement au bedeau.

Un père Jésuite, Mr. de Smet, envoyé par Mgr. l'évêque de St. Louis, s'est rendu à cinq

jours de marche de Colville. (a) Il a été charmé des dispositions des sauvages *Têtes-plattes* et autres qu'il a visités ; et il est reparti avec l'intention de revenir, le printemps prochain, accompagné de plusieurs missionnaires de son ordre, pour fonder une mission permanente chez ces nations. Ce digne apôtre m'a écrit, avant son départ, une lettre que je crois devoir transcrire ici, pour l'édification de Votre Grandeur et des associés de la propagation de la foi.

Lettre du R. P. de Smet (b) *à Mr. Blanchet.*

" Fourche de Jefferson, 10 août 1840.

" Très digne et révérend Monsieur,

" La présente que j'ai l'honneur de vous écrire surprendra votre Révérence, vous venant d'un inconnu ; mais en qualité de coopérateur dans la vigne du Seigneur, et dans un pays si éloigné, elle ne saurait vous être désagréable. Je voudrais avoir le loisir de donner à votre Révérence tous les détails de ma mission aux Montagnes, mais Mr. Brouette qui a voulu se charger de porter ma lettre au Fort, part à l'instant même,

---

(a) Le poste où s'est arrêté le Révérend Père de Smet, est situé à environ 350 lieues du fort Vancouver, sur le territoire américain dépendant du diocèse de St. Louis.

(b) Le R. P. de Smet écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, on ne devra pas être surpris de trouver dans sa lettre quelques expressions qui sentent un peu l'étranger.

et ne peut m'accorder que quelques minutes. Votre Révérence saura donc que Monseigneur Rosati, évêque de St. Louis, de concert avec mon supérieur provincial de la compagnie de Jésus au Missouri, pour satisfaire aux demandes et aux désirs souvent réitérés des ***Têtes-plattes***, des ***Pends-d'oreilles***, et d'un grand nombre de ***Nez-percés***, m'ont envoyé aux Montagnes pour visiter ces différentes nations. J'ai trouvé les deux premiers peuples dans les meilleures dispositions désirables, bien déterminés à se ranger parmi les véritables enfans de Jésus-Christ. Le peu de semaines que j'ai eu le bonheur de passer parmi eux, ont été parmi les plus heureuses de ma vie, et me donnent le ferme espoir, avec la grâce du Seigneur, de voir bientôt renaître dans ces pays si long-temps abandonnés, la ferveur des premiers chrétiens. Depuis que je me trouve parmi eux, je leur fais quatre ou cinq instructions par jour : il n'y a pas à les lasser ; tous se rendent à ma loge au premier son de la cloche ; ils paraissent ne vouloir perdre une seule de mes paroles, qui ont rapport à les instruire des affaires du ciel ; et si j'avais les forces pour les parler, ils m'écouteraient avec plaisir des journées et des nuits entières. J'ai baptisé environ 200 de leurs petits enfans, et j'ai l'espoir de baptiser sous peu 150 adultes.

" L'objet de ma mission était de visiter une grande partie du territoire de l'Orégon, et de faire ensuite mes rapports à mon évêque et supérieur sur les endroits les plus favorables d'ouvrir des missions. J'ai trouvé tant de bonnes dispositions dans les sauvages des plaines, que j'ai changé

mon plan de voyage. Je retourne à St. Louis avant l'hiver, afin de retourner sur mes pas dans le commencement du printemps prochain, avec une petite caravane de missionnaires qui se préparent à St. Louis. Les *Soshonies* et les *Serpens* désirent d'avoir un établissement : les Têtes-plattes et les Pends-d'oreilles n'ont rien de plus à cœur. Les Nez-percés m'ont paru fatigués de leurs soi-disant ministres à femmes, et montrent une grande prédilection en faveur des prêtres catholiques. Nous trouverons donc pour quelques années à nous occuper dans ces montagnes sans nous lancer plus avant dans les terres. J'espère cependant qu'avant l'hiver de 1841, j'aurai l'honnneur de rendre une visite à votre Révérence, afin d'être aidé par vos conseils, et de travailler de concert à gagner ces pauvres nations à Jésus-Christ.

" Mes respects au Révd. Mr. Mars (Mr. Demers).

" J'ai l'honneur d'être, &c.

" P. J. De Smet, Soc. Jes. Miss."

Je me réjouis bien sincèrement de voir les Révérends Pères Jésuites établir une mission dans notre voisinage. Cette mission ne peut que faire de grands progrès, sous la conduite d'une société d'hommes à qui la religion a été et est encore redevable de tant de succès dans toutes les parties du monde, et particulièrement chez les

nations infidèles. Mais nous n'en serons pas pour cela plus soulagés dans nos embarras et nos peines, réduits que nous sommes, Mr. Demers et moi, à nos seuls efforts pour une moisson si abondante. N'importe, le Seigneur tirera sa gloire des travaux de ces zélés missionnaires: pour nous, nous ne sommes pas dignes d'en faire davantage.

Je suis en correspondance avec MM. Maigret et Walsh, missionnaires aux îles Sandwich. Le premier m'a écrit, à la date du 8 août dernier, que son évêque, Mgr. Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, fait des merveilles dans les îles de sa juridiction. Ce prélat arriva a *Oahu*, une des îles Sandwich, le 13 mai précédent, au grand déplaisir des ministres Méthodistes qui avaient fait tous les efforts imaginables pour empêcher les prêtres catholiques de s'y établir. 200 néophytes avaient été baptisés la veille de la Pentecôte, et plusieurs milliers sollicitaient la même faveur.—Le 9 août, 280 avaient été confirmés. On a commencé dans cette île la construction d'une grande église, dans laquelle on espérait pouvoir célébrer la sainte messe avant la fin de l'automne. Huit prêtres sont employés aux îles Marquises, sous les ordres du même évêque, et s'attendent à voir leurs efforts couronnés du même succès.

Voilà des missions qui s'avancent rapidement, tandis que la nôtre demeure en arrière, faute d'auxiliaires, quoique nous succombions sous le poids des fatigues. Oui, Monseigneur, sans un miracle de la protection divine, nous ne pourrons

conserver le terrain conquis à Jésus-Christ.—Nous avons des ennemis visibles et invisibles, qui s'attaquent à nous, à nos sauvages et même à nos Canadiens. Il me semble cependant que le ciel nous favorise, et nous devons ce bonheur aux prières ferventes des ames pieuses du Canada, qui ne sauraient jamais comprendre le bien qui s'opère ici par leurs prières et par leurs aumônes.

J'ai l'honneur, &c.

F. N. Blanchet, Ptre. Missionnaire.

A la suite de cette lettre, nous sommes heureux d'informer le lecteur que deux jeunes prêtres, MM. Antoine Langlois et Jean Baptiste Bolduc, sont partis de Québec, au commencement du mois de septembre dernier, pour aller porter aux fondateurs de la mission de la Colombie un secours qu'ils réclament d'une manière si pressante. Dans l'impossibilité de faire le trajet par l'intérieur des terres, ils se sont décidés à prendre la voie de la mer, et se sont embarqués à Boston, sur un vaisseau (le Douglass) allant à Valparaiso, dans le Chili, un des principaux ports de l'Amérique du Sud, sur l'Océan pacifique. De là ils iront aux îles Sandwich, d'où ils se rendront en quinze ou vingt jours de navigation au fort Vancouver, principal poste du territoire de la Colombie. Comme les occasions de Valparaiso aux îles Sandwich et de là au fort Vancouver ne sont pas très

communes, et que la distance à parcourir par les nouveaux missionnaires n'est pas moindre de six à sept mille lieues, on calcule qu'ils ne pourront guère arriver à leur destination avant le milieu de l'été prochain. Espérons que le Seigneur les protégera dans leur marche, et les fera arriver heureusement au terme de leur voyage.

Mission du lac Abbitibbi.

IL avait été convenu entre Nos Seigneurs les évêques de Québec et de Montréal que cette mission serait faite, le printemps dernier, par Mr. Moreau chargé de la mission de Témiscaming, appartenant au diocèse de Montréal, et que par compensation, Mr. Payment, missionnaire du St. Maurice, au lieu de suivre la voie ordinaire pour aller à sa mission, s'y rendrait en passant par l'Ottawa et les rivières et lacs de l'intérieur des terres, et visiterait, chemin faisant, les sauvages du *Grand-lac* et du lac *La truite*, du diocèse de Montréal, lesquels avaient reçu avis, l'année précédente, de se trouver à une époque déterminée au lac la *Barrière* pour y rencontrer leur missionnaire. Nous regrettons de voir par la lettre publiée ci-après de Mr. Moreau à Mgr. l'évêque de Québec, que l'intempérance a beaucoup nui au succès de la mission. Cette malheureuse passion mettra toujours un grand obstacle aux travaux des missionnaires, tant que ceux qui ont en mains le pouvoir de le lever, con-

tinueront de porter à nos infortunés sauvages cette *eau de feu* qui leur a été de tout temps si pernicieuse. Puisse le Seigneur inspirer aux hommes, que des intérêts temporels mettent en rapport avec ces faibles enfans de la nature, la généreuse résolution d'abandonner un commerce si contraire aux sentimens d'humanité dont ils s'honorent.

Mr. Moreau démontre, à la fin de sa lettre, l'importance qu'il y aurait de faire visiter par des prêtres catholiques les différentes tribus sauvages qui habitent le voisinage de la *baie James.* Il est douloureux de penser que la disette d'ouvriers, plus peut-être que celle des moyens, va probablement retarder encore l'exécution de cette bonne œuvre. Que les membres de la société de la propagation de la foi redoublent de ferveur dans leurs prières, pour obtenir du ciel que la bonne nouvelle du salut puisse être prochainement annoncée à ces peuplades infidèles, au milieu desquelles on travaille activement, mais avec peu de succès en apparence, à établir le règne de l'erreur.

Lac des Deux Montagnes, 2 octobre 1841.

Monseigneur,

Il eût été sans doute plus convenable de donner a Votre Grandeur, dès mon arrivée, quelques détails sur la mission que j'ai faite, cette

année, à Abbitibbi, sur son invitation et avec la permission de mon évêque ; mais les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé ne me l'ont pas permis. Etant aujourd'hui plus en liberté, je m'acquitte avec plaisir de ce devoir auprès de Votre Grandeur, en lui faisant observer néanmoins que ce n'est pas un rapport complet que je vais lui donner, mais un aperçu rapide de ce qui s'est passé pendant mon séjour à ce poste.

Le 23 juin, après vingt-deux jours d'une navigation difficile et quelquefois même dangereuse, à cause des basses eaux, nous arrivâmes à Abbitibbi, par un temps fort désagréable. Madame Fraser et le commis du poste, Mr. Polson, nous reçurent d'une manière fort honnête. Après les visites de civilité, comme je me disposais à prendre logement sous ma tente, Mr. Polson me dit que les appartemens qu'avaient occupés mes prédécesseurs étaient encore à ma disposition, cette année, mais pour notre logement seulement ; et que pour l'instruction des sauvages et les autres fonctions de mon ministère, je pourrais me servir de la maison du bourgeois qui était en construction. J'acceptai le tout avec reconnaissance, et je pris possession de mon logement. Je reçus alors la visite du peu de sauvages qui se trouvaient au poste. Après leur avoir témoigné la joie que je ressentais de les revoir, je leur marquai ma surprise de les trouver en si petit nombre. Ils me répondirent par l'organe d'un des leurs :— " Le prêtre (Mr. Poiré), qui vint parmi nous, " l'an dernier, nous dit en partant : *Soyez fidèles,* " *je reviendrai de bonne heure le printemps pro-*

" *chain ; car je me propose d'aller à la mer*, *
" *après vous avoir visités.* Avant le départ des
" grands canots pour Moose, nous étions très-
" nombreux, et nous attendions notre père (ils
" ne me dirent pas qu'en l'attendant ils s'étaient
" amusés à boire et à s'enivrer). Sur ces entre-
" faites comme nous commencions à jeûner, un
" sauvage (je crois qu'il est du Grand-lac) nous
" dit que nous attendions en vain, et que les mis-
" sionnaires ne reviendraient plus chez nous, et
" que nous devions l'en croire, puisque leur retard
" prouvait assez qu'il disait vrai. Alors la plu-
" part se retirèrent dans leurs terres de chasse, se
" promettant bien de ne plus revenir jeûner,
" puisque les prêtres les abandonnaient."

Voilà, Monseigneur, ce qu'ils me dirent, et ce qui fit que, pendant tout le temps de la mission, je ne pus voir qu'un petit nombre des sauvages que je m'attendais à rencontrer, excepté pourtant les deux derniers jours. Après avoir répondu convenablement aux paroles que l'on venait de m'adresser, je m'empressai de faire mettre dans un état aussi décent que possible la maison en construction, qui avait été mise à ma disposition, afin d'y ériger ma chapelle et d'y commencer sans délai les instructions de la mission.

J'ai fait trois semaines complètes de mission à Abbitibbi, pendant lesquelles j'ai employé tout

---

* Mr. Poiré avait formé le projet de se rendre à Moose sur la Baie James ; mais ce projet n'a pu être mis à exécution par suite des obstacles dont il est question dans le rapport de l'année dernière sur la mission d'Abbitibbi.

mon temps à instruire, baptiser et confesser.— N'ayant à donner mes soins qu'à un nombre peu considérable de sauvages, j'ai pu les suivre de près, et voir jusqu'à quel point ils comprennent les vérités de la religion. Quelques-uns ont montré une application bien grande, qu'ils ont prouvée par leur assistance continuelle aux instructions et par les efforts qu'ils faisaient pour les retenir. Mais les sauvages Abbitibbis ayant sans cesse à lutter contre les incommodités d'un climat très dur, et étant particulièrement adonnés à l'ivrognerie, sont d'une ignorance profonde; la peine qu'on éprouve à leur faire apprendre les choses n'est rien en comparaison de celle qu'on a à les leur faire comprendre, surtout dans la langue que je parle, qui n'est pas toujours intelligible pour eux. Mais viennent-ils à bien comprendre une vérité, ils l'aiment et paraissent vouloir sincèrement la mettre en pratique. C'est ce qui me porte à croire que les Abbitibbis, une fois instruits, seront de fervens chrétiens. Mais pour cela il leur faudra un missionnaire qui entende et parle bien leur langue, et qui soit doué par dessus tout d'une grande patience. Le nombre des enfans que j'ai baptisés n'est que de douze: on me dit qu'il y en avait un assez bon nombre d'autres nouvellement nés; mais ils étaient à une distance trop grande, pour que je pusse aller leur procurer le même bonheur. Je n'ai point baptisé d'adultes: J'ai donné des chapelets à quatre ou cinq d'entre eux spécialement regardés comme catéchumènes, en leur expliquant les conditions auxquelles ils mériteraient la grâce du baptême une autre année, s'ils persévéraient dans le bien. Dans mon humble opinion, on ne doit pas se presser d'ad-

mettre à ce sacrement les sauvages de ces lieux ; car baptisés sans une épreuve suffisante, leur zèle pour la prière s'affaiblit insensiblement, et ils en viennent quelquefois jusqu'au point de scandaliser les infidèles par leur mauvaise conduite.

La veille de mon départ, que je ne pouvais différer, parce que le temps de faire la mission de Temiscaming était arrivé, les canots envoyés à Moose étant de retour, je vis un bien plus grand nombre de sauvages. Je profitai du peu de temps qui me restait à passer avec eux, pour leur parler des vérités les plus essentielles du salut, les réunissant quelquefois tous ensemble à cet effet, ou les voyant en particulier pour donner à chacun les avis dont ils avaient plus spécialement besoin. Enfin je leur annonçai que le lendemain étant le jour de mon départ, je désirais les voir tous réunis pour la dernière fois au lieu des instructions, et que j'avais quelque chose d'important à leur communiquer. Soit zèle pour s'instruire, soit curiosité, presque tous furent fidèles à se trouver au rendez-vous, au signal que j'en donnai. Alors je m'élevai fortement contre leurs désordres, surtout contre ceux des chrétiens qui, oubliant les promesses de leur baptême, déshonoraient le beau nom qu'ils portaient et étaient un sujet de scandale pour leur frères infidèles. Je leur fis comprendre en même temps que ce n'était pas par animosité contre eux que je leur parlais de la sorte, mais par intérêt pour le salut de leurs ames. J'encourageai ensuite les bons chrétiens, ceux qui avaient à cœur leur salut, à persévérer dans le bien et à ne jamais céder au respect humain en-

s'unissant aux méchans, leur faisant le détail des récompenses que Dieu promet à ceux qui le servent fidèlement. Après ce discours, je vis le grand nombre se retirer dans un morne silence, la tristesse peinte sur le visage ; plusieurs des chrétiens versèrent des larmes d'attendrissement, et quelques-uns répétèrent longtemps : " Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi de " nous. "

J'avais eu soin de leur dire en terminant mon discours : " N'ayez plus la pensée que les " prêtres vous abandonneront et qu'ils ne vien- " dront plus parmi vous. Votre premier père, " l'évêque de Québec, sans vous connaître " personnellement, sait où vous êtes ; il pense " à vous ; il vous aime tous, surtout ceux qui " obéissent aux prêtres qu'il vous envoie pour " vous instruire. " Cette promesse parut les transporter de joie, et j'ai lieu de croire qu'ils ne l'oublieront jamais.

Pendant le temps de la mission à ce poste, j'ai occupé les hommes qui m'ont accompagné, à transporter sur leurs épaules les bois que nous avions fait couper, il y a deux ans, pour servir à la construction d'une chapelle. Je n'ai pu faire lever cet édifice pourtant si nécessaire, ne sachant où le placer. Le commis me dit qu'il ne connaissait pas assez les intentions de Mr. Fraser, bourgeois du poste, sur ce point, pour me permettre de la bâtir sur le terrein de la compagnie. Je vis Mr. Fraser à Temiscaming, à son retour de Moose, et l'ayant questionné à ce sujet, il me répondit, que si le gouverneur,

Sir George Simpson, l'agréait, il ne verrait aucune objection à ce que notre chapelle fût placée sur le terrein du poste. Comme la réponse de Sir George qui est allé à la Colombie, pourrait se faire attendre encore bien long-temps, ne serait-il pas à propos d'asseoir la chapelle projetée sur un autre point du lac Abbitibbi et d'y attirer les sauvages ? la question serait toute tranchée. Ce qui est bien certain c'est qu'une chapelle en cet endroit est de toute nécessité : sans cela, la mission ne fera pas ou presque pas de progrès, et le missionnaire aura toujours à souffrir de n'avoir pas plus d'indépendance.

Les populations éparpillées autour de la baie James ont commencé à être endoctrinées par le ministre qui réside à Moose, et qui a dû visiter, dans le cours de l'été, tous les postes où les sauvages se rassemblent pour la traite. Ce ministre n'est pas aimé, m'a-t-on dit, même par plusieurs membres de la compagnie. Je pense que des prêtres qui feraient une excursion dans ces lieux où la vérité n'a pas encore été annoncée, trouveraient les circonstances bien favorables à l'exercice de leur ministère. Mais pour être utiles, il leur faudrait nécessairement savoir l'anglais. Ne sussent-ils que cette langue, ils recueilleraient toujours d'importantes informations, par le moyen des métis qui l'entendent tous. Sans cette connaissance, ils n'auraient que bien peu de succès dans leur mission.

Je sens bien, Monseigneur, que ce court aperçu de ma mission à Abbitibbi, est trop incomplet pour satisfaire Votre Grandeur. Aussi

serai-je prêt, à première demande de sa part, à lui donner de plus amples détails sur les divers sujets de mon rapport qui ne lui paraîtraient pas suffisamment éclaircis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

H. Moreau, Ptre., Missionnaire.

Mission du St. Maurice.

Mr. Payment a fait cette mission, le printemps dernier, accompagné de Mr. Olscamps, jeune sous-diacre, que Mgr. l'évêque de Québec lui avait associé pour l'aider à enseigner les prières et la doctrine chrétienne aux sauvages. Nous avons déjà dit que ce missionnaire avait été chargé d'aller visiter les sauvages du *Grand-lac* et du lac *La truite*, du diocèse de Montréal, lesquels avaient reçu avis d'aller le rencontrer au lac *La barrière*. Parti avec son compagnon du Lac des deux montagnes le 26 mai, il fit route par l'Ottawa, les rivières *au lièvre* et *Gatineau*, et à travers plusieurs petits lacs de l'intérieur des terres, et arriva, le 12 juin, au lac *La barrière*, où les sauvages l'attendaient depuis plus d'un mois. Arrivé à ce poste, il s'aperçut qu'il n'y pourrait demeurer tout le temps nécessaire, sans s'exposer à n'arriver qu'après l'époque convenue chez les sauvages du St. Maurice. Ayant donc pris conseil avec Mr. Olscamps, il fut résolu

qu'ils se sépareraient l'un de l'autre ; que Mr. Payment continuerait l'instruction des sauvages auprès desquels il se trouvait, et que Mr. Olscamps irait rejoindre sans délai ceux du St. Maurice, pour les empêcher de se disperser, et pour les préparer à la venue de leur missionnaire. Mr. Payment nous donne la relation suivante du voyage de son compagnon depuis le lac La barrière jusqu'au poste de *Kikendache* où se fait la mission du St. Maurice, et de ce qui s'est passé de plus intéressant, pendant le séjour qu'ils ont fait l'un et l'autre à ce poste :

" Mr. Olscamps qui m'avait laissé au lac La barrière le 16 juin, ne put arriver à *Warmontashing* * que le 6 juillet, après avoir essuyé toutes sortes de contre-temps dans sa route. Il lui avait fallu retourner au lac des Sables où nous avions laissé une partie de nos provisions, pour faire une montée de 80 lieues dans la rivière *au lièvre* et de là poursuivre sa course à travers les lacs. Il avait pris pour guide un sauvage qui connaissait à peine le chemin, et qui pour surcroît de malheur tomba bientôt malade : ce qui l'obligea d'engager un autre homme pour aider ceux de son canot. La pluie, les mouches, une chaleur étouffante, tout contribuait à ralentir sa marche. La maladie se joignit à toutes ces misères. Comme il voyageait sans tente, il n'avait pour se mettre à couvert des injures de l'air, pendant la nuit, que des écorces :

---

* Le nom de ce poste a été écrit dans les relations précédentes *Warmontashingue* et *Warmontashingen*. Il paraît que la manière dont l'écrit M. Payment doit être préférée.

encore ne pouvait-il pas toujours en trouver. Aussi contracta-t-il un mal de gorge qui le fit beaucoup souffrir pendant plusieurs jours, sans cependant l'empêcher de continuer sa route.

" Les lacs qu'il eut à parcourir sont nombreux et d'une grande étendue, et servent à alimenter la rivière au lièvre. Cette rivière est à peu près aussi considérable que la rivière Chambly jusqu'à 60 lieues de son embouchure ; mais ensuite, se divisant en deux branches, à peine est-elle navigable pour les canots chargés. Le passage d'un lac à l'autre est très difficile. Mr. Olscamps se trouva dans la nécessité de faire tracer partout dans les bois un chemin de portage, pour y faire passer son canot et son bagage. Cette opération lui fit perdre d'autant plus de temps que quelques-uns des portages avaient jusqu'à cinq milles de longueur.

" Je ne crois pas qu'il soit hors de propos de donner ici une idée des fatigues qu'éprouvent nos hommes dans ces portages. Qu'on se les figure occupés du matin au soir à conduire un canot lourdement chargé. Arrivés à un portage, ils montrent d'abord un air insouciant ; mais à peine ont-ils mis pied à terre, qu'ils tournent le canot sans dessus dessous sur le rivage, se chargent chacun de 200 livres pesant de bagage, et disparaissent en un clin d'œil dans les sentiers qui se présentent devant eux. Je les ai vus par une chaleur accablante, gravir en cet état des montagnes, traverser des marais, et faire jusqu'à trois fois le même trajet, toujours à la moyenne course, comme s'ils n'avaient rien eu sur le dos.

C'est à la suite d'une pareille marche qu'il faut voir ces hommes pour se former une juste idée de ce qu'ils ont à souffrir, surtout lorsqu'il y a beaucoup de mouches. La figure couverte de sang par l'effet des piqures de ces insectes, et toute baignée de sueurs, les yeux rouges comme de l'écarlate, la respiration précipitée : on dirait que c'en est fini d'eux. Mais à peine ont-ils pris le temps de respirer qu'ils se mettent à charger le canot, en contant gaîment leurs petites avantures, et se mettent à nager avec vigueur, sans plus s'occuper des fatigues qu'ils viennent d'éprouver. Après des journées d'un travail aussi pénible, vous les voyez, le soir, fumer leur pipe à l'entour d'un bon feu, montrant une gaité qui a de quoi étonner quiconque les a vus durant le jour, haletans et comme accablés sous leurs lourds fardeaux.

" Je reviens maintenant à Mr. Olscamps— Après avoir traversé les lacs dont j'ai parlé plus haut, il alla tomber dans une petite rivière qui se décharge dans le St. Maurice. Cette rivière porte le nom de *Manawan*, que les voyageurs canadiens ont changé en celui de *Malavoine.* Elle opère sa jonction avec le St. Maurice vis-à-vis le fort de Warmontashing où Mr. Olscamps arriva le 6 juillet. Mr. McLeod, bourgeois du poste, le reçut avec cette politesse que les missionnaires du St. Maurice ont toujours éprouvée de sa part, et le dédommagea par ses attentions des misères de son pénible voyage. Quelques sauvages qui étaient au poste se hâtèrent d'aller saluer leur nouveau missionnaire.

"Le séjour de Mr. Olscamps à Warmontashing fut de courte durée, car, dès le lendemain, il était en route pour Kikendache où il s'empressa de se rendre, afin de commencer les instructions ordinaires de la mission. Plusieurs sauvages qui étaient retenus par la maladie à Warmontashing ne purent aller le rejoindre que plus tard.

"Quant à moi, après avoir terminé ma mission au lac Labarrière, je me mis en chemin sur les traces de mon collaborateur. Quoique sans guide, je pus suivre sa route assez régulièrement, parce qu'il avait eu la précaution d'attacher à des branches d'arbre, de distance en distance, des écorces sur lesquelles il avait écrit quelques mots au crayon pour m'indiquer les lieux par où je devais passer. Je fis deux baptêmes sur mon chemin, et après vingt-trois jours de marche, j'arrivai à Warmontashing où je n'eus pas le plaisir de rencontrer Mr. McLeod, ce Mr. étant descendu, quelque temps auparavant, avec toute sa famille aux Trois-Rivières.

J'éprouvai une grande joie en revoyant mes chers sauvages : mais je fus péniblement affligé de les trouver en proie à la maladie. Plusieurs avaient de la peine à se traîner, et cependant ils réunissaient toutes leurs forces pour venir me faire visite. Malgré les sollicitations pressantes de Mr. McKenzie, commis du poste, je partis le lendemain avec tous mes sauvages pour aller rejoindre mon compagnon qu'il me tardait de revoir. Au bout de deux jours, j'étais à la vue de la chapelle de Kikendache, et bientôt après j'étais dans les bras de mon ami, dont je m'étais vu éloigné de

plus de 200 lieues. Quel plaisir de se rencontrer ainsi, au milieu de ces vastes solitudes, après une si longue absence ! Car nous avions été séparés pendant un mois et quelques jours. Tous les sauvages vinrent me saluer, et comme il était tard, je remis au lendemain à leur parler. Cependant le même soir j'eus à réduire un mauvais sujet dont voici l'histoire. Ce sauvage appelé *Tatia*, frère, mais bien différent de l'intéressant *Awachiche*, dont parle Mr. Dumoulin dans son rapport de l'année dernière, * avait cru que, comme chef, il pouvait disposer de quatre femmes, tandisque plusieurs jeunes sauvages ne pouvaient trouver de compagnes. Il avait assisté aux deux missions précédentes, mais sans vouloir promettre à Mr. Dumoulin de n'en garder qu'une. Néanmoins il renvoya, l'an dernier, la plus jeune de ses femmes ; et pendant son absence du poste, Mr. Dumoulin la maria à un jeune sauvage converti. Mais à peine avions-nous quitté Kikendache, que ce rebelle vint à la rencontre du nouveau couple, et se précipita sur le jeune marié qu'il parvint à garotter, aidé de ses trois femmes. Une fois maître de son homme, il le traina au pied d'un arbre, et lui montrant deux fusils prêts à faire feu : " Tiens, " camarade, lui dit-il, au premier mouvement " que tu feras, je te tue ; maintenant je veux " dormir tranquille." Or, la jeune femme qui était très attachée à son nouveau mari, voyait tout cela avec chagrin. Aussi à peine Tatia et ses trois femmes furent-ils plongés dans le sommeil, qu'elle alla délivrer son époux chéri, qui profita de

* **Voir le rapport No. 3, à la page 98.**

sa liberté pour fuir au plus vite loin de son rival. Pour elle, chargée d'un jeune enfant qu'elle avait eu de Tatia et qui aurait retardé sa marche, si elle avait suivi son mari dans sa fuite, elle prit le parti d'attendre avec résignation le dénouement de cette avanture. Tatia, à son réveil, fut bien surpris de ne plus retrouver son prisonnier; mais, sans s'inquiéter comment il avait réussi à s'échapper, il partit, emmenant avec lui sa captive qui ne le suivait qu'à regret. Quant à notre déserteur, aussitôt qu'il eût rejoint quelques-uns des siens, il raconta ce qui venait de lui arriver. Comme ceux-ci n'étaient pas baptisés, ils lui conseillèrent tout simplement de traquer son homme et de le tuer. Le jeune sauvage, sachant bien que sa religion lui défendait de commettre ce crime, leur répondit: " Non, camarades, il ne faut pas le " tuer—attendons notre père (le missionnaire); " peut-être qu'alors le grand esprit lui donnera " les moyens de changer le mauvais cœur de ce " chef." L'hiver se passa sans autres incidens. Mais, le printemps dernier, vivement sollicité par un de ses parens qui lui donna même l'exemple, notre néophyte se laissa vaincre, et s'étant mis en embuscade, déchargea son fusil sur son ennemi. Le coup porta comme il avait été dirigé, sur les jambes de Tatia qui en fut quitte pour quelques blessures, sensibles à la vérité, mais peu dangereuses. Toutefois l'argument fut concluant, car le ravisseur rendit aussitôt sa prisonnière, sans se faire prier plus long-temps. Il lui restait encore trois femmes qu'il voulait garder à tout prix, si bien qu'il voulait me tuer, avait-il dit, si je lui parlais de se séparer de celles qu'il ne lui était pas permis de retenir. Ce fut à ce mauvais sujet

que j'eus affaire à mon arrivée à Kikendache, et je lui parlai de façon à lui ôter la fantaisie de mettre sa menace à exécution. Aussi se montra-t-il des plus dociles pendant tout le temps que dura la mission.

" Ayant parlé de Tatia, je dirai de suite quelques mots de son frère Awachiche, dont je n'ai qu'à me louer. Il est tout-à-fait converti : il a renoncé à deux de ses femmes, pour ne garder que celle que Mr. Dumoulin lui avait dit de prendre. Je l'ai baptisé sous le nom de Charles, et l'ai ensuite marié d'après le désir qu'il m'en témoigna lui-même. Lui ayant expliqué cette partie du rapport de l'année dernière qui le concernait, je lui dis aussitôt qu'il m'eût compris : " Eh bien ! maintenant qu'as-tu à répondre ? — " Je dis, me répliqua-t-il avec feu, qu'il ne faut " pas faire menti rnotre père qui a dit ces choses- " là." J'espère que ce brave jeune homme fera un fervent chrétien.

" Cependant Mr. Olscamps, qui était infatigable, continua à faire le catéchisme, tandisque de mon côté je travaillais à préparer les gens à la réception des sacremens de baptême et de mariage. Nous eûmes la consolation de voir qu'ils avaient bien profité des avis et instructions qu'ils avaient reçus du respectable Mr. Dumoulin. Aussi ai-je pu conférer le baptême à quinze adultes et faire six mariages. Le nombre des sauvages baptisés se monte maintenant à 110, en y comprenant les enfans. Les bonnes dispositions que montrent ceux qui ne le sont pas encore nous portent à croire que, dans peu d'années,

tous seront chrétiens et consoleront l'église par leur bonne conduite.

" Si la mission eût été continuée une semaine plus tard, nous aurions eu la consolation de voir plusieurs néophytes approcher de la table sainte ; mais la disette s'étant répandue dans le camp, et la maladie continuant toujours d'y régner avec intensité, je pris le parti de terminer la mission sans plus attendre, quoique nos sauvages fussent déterminés à jeûner et à souffrir pour nous garder plus long-temps. Ces pauvres gens méritent les plus grands éloges pour leur assiduité aux différens exercices de la mission, et pour leur recueillement et leur piété, en assistant au saint sacrifice de la messe. Ils forment une petite chrétienté qui ne peut donner désormais que du contentement aux prêtres qui seront chargés d'en prendre soin.

" Les sauvages qui assistent chaque année à la mission de Kikendache, sont pour la plus grande partie de la nation des *Têtes de boule ;* les autres appartiennent à celle des Montagnais. Tous sont d'un caractère doux, mais indolent. Elevés dans les bois et sur les bords des rivières et des lacs, ils ne connaissent d'autre occupation que celle de la chasse et de la pêche. C'est là toute leur vie. Sans inquiétudes et sans soucis, ils passent la moitié du jour à dormir ou à s'amuser comme des enfans. Aussi se trouvent-ils souvent dans l'obligation de jeûner. Cependant deux jours d'abstinence totale ne sont rien pour eux. Sont-ils dans l'abondance, ils ne songent nullement au lendemain, mais ils

se hâtent de tout consommer. Par suite d'un tel régime, il est difficile qu'ils puissent jouir d'une bonne constitution. Un petit nombre seulement parviennent à un âge avancé. La dureté du climat du pays qu'ils habitent, jointe à la vie pénible qu'ils mènent, contribue beaucoup à abréger leurs jours. Il n'est pas rare qu'après une journée de chaleur étouffante, il gèle à glace pendant la nuit qui succède.

" La taille ordinaire de ces sauvages est de 4 pieds à 5 pieds et demi. Il y en a peu parmi les Têtes de boule qui dépassent cette mesure : on en trouve plus communément chez les Montagnais. Ils ont le teint basané, mais la figure bien faite. Je ne me rappelle pas d'avoir vu parmi eux de ces difformités naturelles assez communes parmi nous. Leur habillement est à peu près le même que celui des sauvages qui fréquentent nos villes ; il leur est fourni par la compagnie de la baie d'Hudson, en retour des fourrures qu'ils lui apportent.

" Quoique passablement instruits en fait de religion, il est néanmoins difficile de les détacher de quelques-unes de leurs anciennes superstitions. Un jour que je faisais la sépulture d'un enfant, je remarquai sur le cercueil deux paquets que je reconnus être de ces provision que les sauvages infidèles sont dans l'habitude de donner à leurs morts. Je les fis enlever aussitôt, et je continuai la cérémonie. Quand tout fut terminé, je donnai aux sauvages réunis une instruction dans laquelle je leur expliquai le faux de leurs pratiques, et leur fis voir qu'ils ren-

draient un bien plus grand service à ceux qu'ils avaient aimés pendant la vie, s'ils avaient soin de prier Dieu de leur faire miséricorde, au lieu de recourir à leurs usages insensés.

" Sur mon chemin du lac La barrière au St. Maurice, j'eus occasion de visiter un de leur cimetière, et de me convaincre de leur piété pour leurs morts en même temps que de leur penchant à la superstition. Ce cimetière sans enclos est situé sur une pointe de terre, à l'endroit même où autrefois s'élevait un fort. On y voit s'élever ça et là des espèces de toitures faites en écorce que les sauvages ont soin de renouveler de temps en temps. Sous ces toitures l'on voit différens objets propres à désigner le genre de mort de ceux dont elles abritent les cendres. Ici c'est un petit fagot de bois sec ; là c'est une certaine quantité de sucre d'érable ; ailleurs ce sont des os d'orignal, &c., et tout cela pour indiquer que le défunt est mort du froid, ou par suite d'un jeûne trop long, ou qu'il était un bon chasseur. D'après ces détails, on serait porté à croire que des hommes qui ont un si grand soin de leurs parens défunts, devraient montrer beaucoup d'égards à leurs malades et à leurs vieillards. Point du tout, ils témoignent à ces derniers une indifférence sans égale chez les autres nations. Pourtant ils portent à un haut point l'amour de leurs enfans. Comment concilier des dispositions qui semblent si contradictoires ?

La maladie qui a régné parmi eux cette année est une espèce de coléra qui, comme notre coléra

asiatique, était accompagné de fièvre et de fortes crampes, sans toutefois avoir eu de résultat aussi funeste, car personne n'y a succombé. A l'arrivée de Mr. Olscamps, ceux qui étaient sous l'influence de cette cruelle maladie se débattaient contre la douleur, sans qu'on cherchât à leur donner de soulagement. Mr. Olscamps touché de leur situation, employa avec succès les frictions à l'égard de quelques-uns d'entre eux, et donna aux sauvages en santé un exemple dont ils profitèrent pour remédier au moins en partie aux souffrances de leurs frères. Nous n'avons pas manqué de rappeler à tous nos sauvages les devoirs que la religion et l'humanité leur prescrivent à l'égard de ceux que le malheur afflige ; et nous espérons que nos paroles ne seront pas oubliées.

" Comme je l'ai dit plus haut, nous fûmes obligés de nous éloigner de mes chers sauvages plus tôt que nous n'aurions voulu, tant à cause de la maladie qui les affligeait, que parce qu'ils souffraient déjà de la faim, et qu'un plus long séjour au milieu d'eux aurait pu leur être nuisible. Nous les quittâmes le 29 juillet, avec promesse d'aller les visiter plus à bonne heure, l'année prochaine, pour pouvoir donner plus de temps à leur instruction ; et, le 4 août suivant, nous arrivions heureusement aux Trois-Rivières. "

Mission de Kennebec.

CETTE mission ne se fait pas seulement en faveur des catholiques établis sur le chemin de

Kennebec, mais encore de ceux en grand nombre qui, partis, pour la plupart, des paroisses de la Beauce, ont été s'établir dans l'état du Maine où ils sont totalement privés de secours religieux. Mgr. l'évêque de Québec, touché de l'état déplorable où se trouvent ces pauvres Canadiens, les a fait visiter, cette année, par Mr. Moyse Fortier, curé de St. George d'Aubert-Gal lion, paroise dans le voisinage de laquelle commence le chemin de Kennebec. Ce jeune prêtre nous a envoyé sur sa mission la relation suivante qui sera lue avec intérêt :

" Je partis de St. George, le 12 juillet, accompagné d'un jeune homme que j'avais choisi pour me servir la messe dans les différens endroits où je rencontrerais des catholiques ; et le lendemain matin, à 9 heures, je franchissais la limite qui sépare le Canada de l'état du Maine, pour entrer au milieu d'un peuple livré à tout vent de doctrine. Je fis 25 lieues sans rencontrer aucun Canadien, et j'arrivai, le 14 au soir, à *Skowhegan*, où se trouvent 12 familles canadiennes. Le lendemain, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, je confessai 24 grandes personnes et 12 enfans. Après avoir entendu les confessions, je donnai le baptême à 11 enfans, en présence d'un grand nombre de protestans, parmi lesquels on avait fait courrir le bruit que j'avais reçu quatorze piastres pour entendre la confession d'un Canadien, et dont quelques-uns avaient cru cette imposture. Je trouvai les Canadiens bien disposés à profiter de la faveur qui leur était accordée : plusieurs même me suivirent jusqu'à

Waterville, où je me proposais de m'arrêter quelques jours. Je passai une journée seulement au milieu d'eux, et j'employai à les instruire et à catéchiser leurs enfans tout le temps qui resta à ma disposition.

" Le 15 au soir, j'arrivai à Waterville, au grand contentement des Canadiens qui y sont en grand nombre. Voir un prêtre était une chose nouvelle pour eux ; à peine osaient-ils en croire leurs yeux : plusieurs n'en avaient pas vus depuis 17 ans. Je m'établis dans la maison d'un nommé J. Bte. Matthieu, comme étant la plus commode pour les exercices de la mission, qui dura quatre jours. Le soir même de mon arrivée, j'eus le plaisir de voir tous les catholiques de l'endroit réunis pour entendre ma première instruction. Pendant mon séjour à ce poste, je disais la messe dès 5 heures du matin, pour que les hommes pussent ensuite aller vaquer à leurs occupations ordinaires. La messe était suivie du catéchisme aux enfans au nombre de 37. A 1 heure de l'après midi, je recommençais le catéchisme, puis j'entendais les confessions jusqu'à 5 heures, temps auquel les femmes se réunissaient pour entendre une instruction. A 8 heures, c'était le tour des hommes à qui je faisais aussi une instruction, et dont j'entendais les confessions jusqu'à minuit. Chacun se fit un scrupule de ne manquer à aucun des exercices. Je confessai 100 grandes personnes et 25 enfans dont 5 seront, j'espère, assez instruits, l'année prochaine, pour pouvoir faire leur première communion. J'administrai le baptême à 26 enfans, et je communiai 7 grandes personnes.

" Le 19 au soir, je me rendis à Augusta, capitale de l'état du Maine, qui n'est située qu'à six lieues de Waterville. En y arrivant j'eus la consolation de pouvoir être utile à une Irlandaise malade à l'article de la mort. Cette pauvre femme demandait un prêtre depuis dix jours ; on avait même fait beaucoup de chemin pour lui en trouver un, mais sans succès ; en sorte qu'elle s'attendait à mourir sans avoir reçu les secours de la religion, lorsque j'arrivai à Augusta. Apprenant cela en mettant pied à terre, je me hâte de me transporter auprès de la malade qui me reçoit comme un ange descendu du ciel pour l'assister dans les derniers momens. Après l'avoir confessée, je lui administrai le sacrement des mourans, et je la laissai comblée de joie et bénissant avec moi la divine providence de m'avoir conduit auprès d'elle. Le lendemain, elle rendait son ame à Dieu dans les plus grands sentimens de piété.

" Je ne restai qu'une journée dans cette ville, d'où je partis le 20, après avoir célébré la sainte messe, et avoir entendu les confessions de 11 grandes personnes. J'arrivai le soir vers 7 heures à Belfast, distant de 12 lieues d'Augusta. A cette place, comme à toutes les autres que je venais de visiter, je fus reçu avec les témoignages de la plus vive satisfaction par les Canadiens qui y sont en plus grand nombre qu'à Augusta. J'y demeurai deux jours que je consacrai à la prédication, à entendre les confessions et à catéchiser les enfans. Je confessai 23 grandes personnes et 13 enfans, dont deux sont en âge de faire leur première communion, et je fis deux

baptêmes. Ayant fait mes adieux à ces bons Canadiens, je repris la route du Canada, et j'arrivai dans ma paroisse le 27, après 17 jours d'absence.

" Je bénis le ciel des succès qu'il lui a plu d'accorder à mon ministère pendant la petite excursion que je viens de terminer. Un bon nombre de mes compatriotes, livrés à eux-mêmes, privés de tout secours religieux et environnés de fanatiques qui ne cessent de tourner en ridicule les pratiques de la religion catholique, avaient presqu'entièrement oublié leurs devoirs. La grâce que Dieu leur a faite, en leur ménageant la visite d'un prêtre, les a ramenés dans le droit chemin ; et j'ai lieu d'espérer qu'ils persévèreront à y marcher, surtout s'il est possible de les entretenir dans leurs bonnes dispositions, par de nouvelles visites. "

Mission de Somerset.

CETTE mission qui comprend outre le township de Somerset, huit autres townships (*voir le rapport n°. 2, page* 68) groupés dans la profondeur des paroisses de St. Pierre-les-Becquets, de Gentilly et de Bécancour, possède un prêtre résidant depuis l'été dernier. En 1840 elle renfermait environ 850 communians; il y en a maintenant plus de 1300, et bientôt ce nombre dépassera 2000, nous informe-t-on, si les

gens continuent d'avoir le même empressement à aller s'y établir. Une chapelle existe depuis sept ans à Blandford ; on en a bâti une autre l'année dernière, à cinq lieues plus haut, dans le township de Somerset, dont les habitans ont montré beaucoup de zèle à cette œuvre, et où le missionnaire, Mr. Clovis Gagnon, fait sa principale résidence. En sus de la desserte de ces deux chapelles, Mr. Gagnon est obligé d'aller de temps à autre exercer les fonctions du saint ministère dans quatre autres différentes parties de sa mission, d'où l'accès aux chapelles est très difficile à cause des savanes et des rivières qui interceptent les communications. Les voyages de ce jeune prêtre sont très pénibles ; car, outre que sa mission n'a pas moins de dix lieues d'étendue du nord au sud, et de neuf de l'est à l'ouest, les chemins y sont en si mauvais état qu'une grande partie du temps il est obligé de les parcourir à pied. La plupart des habitans de cette mission n'ont pas de titres de concession de leurs terres ; en sorte qu'ils courent les risques, ou de se voir enlever le lot qu'ils ont défriché, ou de payer de fortes contributions pour s'en assurer la possession, lorsque viendra le temps où les propriétaires se feront connaître. Il doit être fait des démarches auprès du gouvernement pour empêcher que ceux qui se sont établis sur les terres de la couronne ne soient traités avec trop de rigueur.

Mr. Gagnon paraît bien satisfait de la conduite de son peuple, qui montre autant de piété qu'on en peut attendre de gens privés pendant long-temps de secours religieux.

Mission du Saguenay.

Cette mission devient de jour en jour plus importante, par suite de l'affluence considérable de gens qui vont y travailler à la coupe des bois. Sa population a doublé depuis deux ans, et on n'y compte pas moins de 600 communians. Elle a été visitée deux fois, l'année dernière, par Mr. Bourret, curé de la Malbaie, la première fois dans le mois de juin, et la seconde dans le mois de novembre. Ces pauvres gens se sont empressés de profiter du ministère du prêtre qui leur était envoyé, et ont assisté avec une assiduité constante aux exercices de la mission qu'il leur a donnée. A la *Baie des Haha*, poste principal où se trouve la plus forte partie de la population du Saguenay, Mr. Bourret a séjourné neuf jours, lors de sa seconde visite, et y a recueilli une moisson abondante. Douze enfans y ont fait leur première communion. Jusqu'à présent les exercices de la mission se sont faits dans la maison d'un habitant respectable de l'endroit, où les familles s'assemblent les dimanches et les fêtes, pour y faire la prière en commun, chanter des cantiques et entendre quelques lectures pieuses. Ces exercices se feront désormais dans une chapelle que les habitans se proposent de construire dès le printemps prochain. Deux d'entre eux qui ont de l'instruction font le catéchisme aux enfans les dimanches et les fêtes. Une école a été commencée.

A sa dernière visite aux gens de ce poste, le missionnaire a eu la consolation d'en aggréger le plus grand nombre à la société de tempérance et à celle de la propagation de la foi.

Si, comme on a lieu de l'espérer, les terres de la couronne dans le Saguenay sont bientôt concédées, il s'y portera une population considérable qui y rendra nécessaire la résidence d'un ou de plusieurs prêtres.

